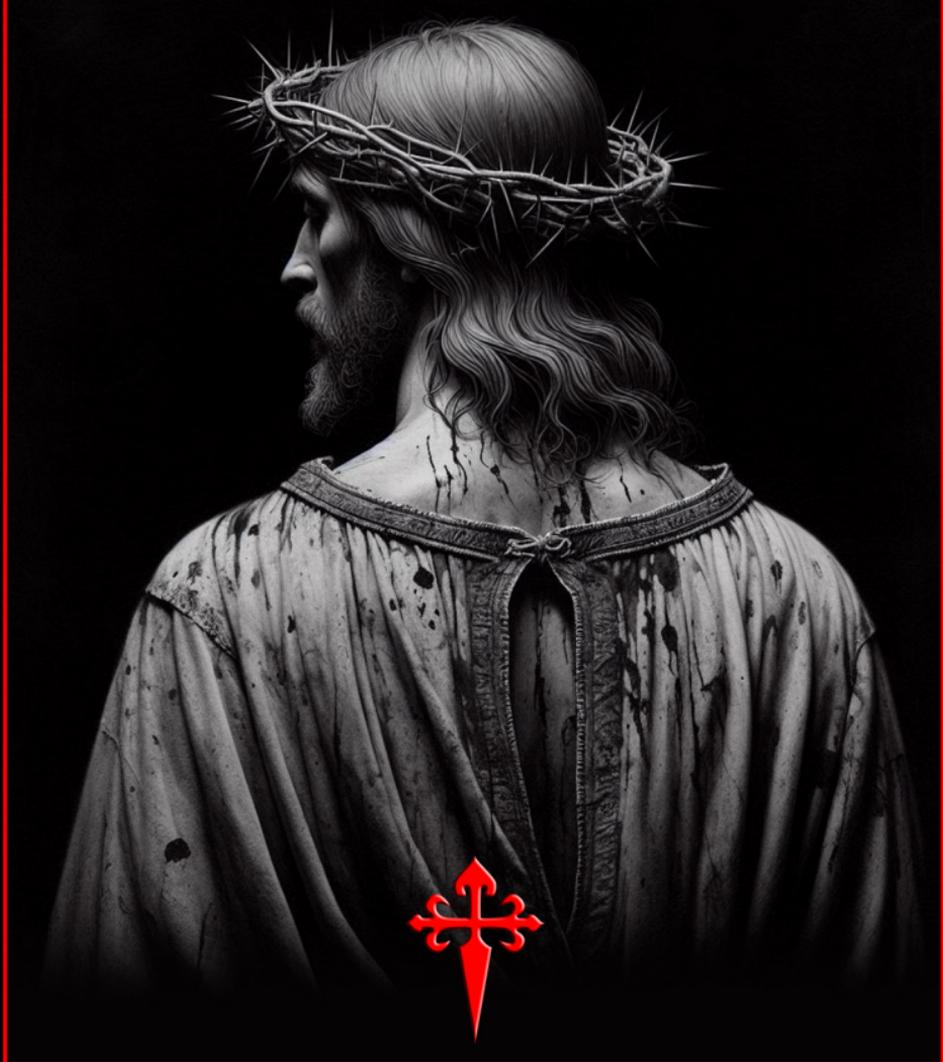


Louis VEUILLOT

# CHOIX DE PENSÉES



# CHOIX DE PENSÉES

Louis VEUILLOT

# CHOIX DE PENSÉES

Sélection réalisée par le R.P. G. CERCEAU



Reconquista Press

*Choix de pensées*

Livre initialement publié par P. Lethielleux (Paris) en 1913.

Rédition numérique réalisée et mise gracieusement à disposition par les éditions Reconquista Press (2024).

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

## PRÉFACE



On entendra dans ces quelques pages comme un écho de l'âme si profondément chrétienne de Louis Veillot. Les pensées qui s'y trouvent réunies rappelleront les vérités fondamentales de la religion qu'un chrétien doit avoir toujours présentes à l'esprit, s'il veut, selon le mot de l'Apôtre, vivre de la foi : *justus ex fide vivit*. Ainsi vivait Louis Veillot, qui fut avant tout, et à un degré éminent, un homme de foi. Les grandes vérités de la foi, qui sont l'aliment nécessaire de toute vie sérieusement chrétienne, étaient vraiment pour Louis Veillot des *vérités vécues*, comme on dit aujourd'hui ; elles remplissaient son esprit et son cœur, inspiraient tous les actes de sa vie privée comme de sa vie publique. « Croire, disait-il, qu'il est permis de n'être chrétien que dans la vie privée, c'est l'essence du poison révolutionnaire. C'est ce poison surtout qui tue la société... Dieu doit régner en nous, Dieu doit régner par nous, afin que nous méritions de régner avec lui. Voilà des règles de foi que nous ne pouvons pas écarter de nos règlements de vie politique. La foi doit être la lumière des lumières, la lumière de l'étude, la lumière de la raison, la lumière de l'obéissance et du commandement. »

Nous résumons ici en quelques lignes le plan que nous avons suivi dans la composition de notre recueil :

I. *Dieu* est notre Créateur, souverainement parfait et infiniment bon. — II. *Jésus-Christ* est l'unique lumière, l'unique Sauveur du monde. — III. *L'Église*, preuve permanente de la divinité de Jésus-Christ, est l'unique Église de Dieu, gardienne infailible de la vérité. — IV. *Le chrétien*, créature privilégiée de Dieu, est l'homme fort, sage, le seul heureux sur la terre. — V. *Les vertus chrétiennes* donnent à la vie de l'homme toute sa valeur. — VI. *La Croix* que Dieu nous envoie, il faut la porter et l'aimer. — VII. *La prière* est toute-puissante sur le cœur de Dieu. Dimanches et fêtes. — VIII. *Le bonheur* consiste ici-bas à aimer et à servir Dieu. — IX. *La vie éternelle*, c'est l'unique chose à désirer.

En méditant ces pieuses pensées, le lecteur sentira passer dans son âme cette flamme sacrée qui est tout à la fois lumière et chaleur, comme la vérité d'où elle jaillit. Il remerciera Dieu de l'avoir appelé, par une grâce insigne, à la connaissance de cette divine vérité, d'avoir marqué son front du signe du chrétien, et, avec Louis Veillot, il s'écriera : « Être chrétien, il n'y a rien de plus beau sur la terre !... Je voudrais que l'on vît en nous, chrétiens, la joie, la fierté, l'ivresse, et je dirais volontiers la superbe d'être chrétien. Il ne nuit pas à l'humilité personnelle de se glorifier d'être enfant de Dieu, cohéritier du royaume éternel, et incomparablement supérieur par ce titre à quiconque ne l'a pas reçu ou l'a abdiqué. »

Puisse cette leçon de fierté chrétienne être entendue et comprise par tous les lecteurs de ce petit volume que nous offrons aux amis de Louis Veillot à l'occasion de son centenaire. Nul sentiment ne peut honorer davantage la mémoire de ce grand et fier chrétien !

R.P. CERCEAU



# CHAPITRE I

## DIEU



1. — Tout ce que je vois me prouve un Créateur. Ce Créateur a fait toutes choses, et les a faites de rien ; car si l'intelligence même de l'homme est dépourvue des facultés créatrices, et ne peut faire naître spontanément par l'effort de la volonté, ni un brin d'herbe, ni un ver-misseau, comment comprendre que la matière inintelligente se soit d'abord créée elle-même, puis qu'elle ait formé l'ordre du monde, et enfin qu'elle ait enfanté en dehors d'elle cette vie de la pensée qu'elle n'a pas !

Il y a donc un Créateur préexistant à toutes choses. Il est maître de la vie, il est maître de la mort ; il n'a point commencé, il ne doit point finir. Et de là il est aisé de conclure et sa toute-puissance et sa perfection.

2. — *Omnia propter electos.* Dieu a tout fait pour ses saints. Pour eux sont les merveilles de la nature. L'impie voit ces beaux spectacles, les admire peut-être ; il n'en jouit pas comme nous. Leur plus grande beauté lui échappe : il n'y voit point la puissance du grand Dieu qui les a créées ; surtout, il n'y voit pas son amour, cet amour ardent et prodigue, qui a paré le lieu de notre exil mieux que la plus tendre des mères ne saurait orner le berceau de son enfant.

3. — Dieu est amour et l'amour est la vie. Une continuelle expansion de l'amour de Dieu, qui est la vie

incrée, crée continuellement la vie. Toute vie créée de Dieu est bonne et parfaite en son ordre, est douée de beauté et donne quelque chose qui est le soutien d'une autre vie. Plus l'être est élevé, plus il reçoit et répand la vie. La perfection de la vie est la connaissance et l'amour du Créateur ; la perfection de l'amour est l'adoration.

4. — L'adoration est le point où l'homme et Dieu se joignent dans la plénitude et dans la perfection de la liberté et de l'amour. L'homme se donne à Dieu tout entier, Dieu se communique à l'homme tout entier, et il n'y a plus rien entre eux. Lorsque cet état est devenu définitif, voilà le ciel.

5. — Si Dieu avait moins aimé l'homme pécheur, n'ayant pas à le détruire comme une œuvre mal faite, il l'aurait brisé comme une œuvre rebelle. Parce que son œuvre est bonne et conforme à ses plans, il l'a conservée ; parce qu'elle est intelligente et libre, et qu'elle a prévarié volontairement, il l'a punie ; parce qu'il l'aimait d'un amour éternel, il l'a réparée.

6. — Que Dieu est bon pour le monde ! Où n'étincellent pas les traces de sa bonté ? Sur la terre même que foulent nos pas, il prodigue des merveilles qui semblent n'avoir d'autre but que de nous réjouir. Ne dirait-on pas une mère qui s'est plu à parer le berceau de son enfant ?

7. — Dans l'infinie mesure de sa pitié pour les hommes, Dieu semble prendre soin de ménager leur amour-propre. Sauf en quelques circonstances extraordinaires, il ne brise pas leurs volontés, il les tourne, il les fait fléchir ; sa toute-puissance nous attire et ne nous traîne pas. *Nemo tam pater*, dit Tertullien. Il suggère à des enfants rebelles tous les mouvements et tous les motifs qui peuvent la porter à lui demander pardon, s'industriant, ô bonté ! pour les contraindre à revenir

d'eux-mêmes. Revenus, il les récompense, comme s'il n'avait pas été les chercher sept fois et septante fois sept fois... Sagesse adorable qui évite en même temps de blesser l'esprit égaré et d'enorgueillir l'esprit resté sage.

— La miséricorde divine est bien grande, et c'est un miracle qui passe tous les autres d'aimer davantage, à mesure qu'elle frappe, une main qui porte de si terribles coups.

— Dieu sait ce qu'il fait, et quand même il m'ôterait tout, je ne cesserai pas de croire à sa miséricorde.

— Quand on veut regarder de près les choses de Dieu, on y trouve toujours plus, beaucoup plus de miséricorde que de justice.

— Les misères de l'homme font resplendir les merveilles et les miséricordes de Dieu. C'est là ce qu'il faut voir et admirer jusque dans le cœur misérable de l'homme faible et pécheur.

8. — Dieu est la bonté même et ne s'offense ni ne nous fait mauvais gré de rien de ce que nous faisons suivant l'ordre...

Que Dieu est bon ! et comment vouloir servir un autre maître ?

— Plus nous avons d'ennuis et de mésaventures, plus le bon Dieu nous fait admirer sa bonté.

— C'est une grande consolation, devant toutes les menaces de la destinée humaine, de pouvoir dire : Dieu est bon !

— Nous savons trop peu combien Dieu est Dieu, c'est-à-dire combien il est bon, grand et beau !

9. — Dieu agit pour ses enfants et pour sa gloire par les mains de ses ennemis eux-mêmes. Il prépare ainsi des choses que j'ignore et qu'ignorent plus encore ceux qui les font, puisqu'ils nient la Providence et jusqu'à l'existence de Dieu.

— Le bras de Dieu travaille incessamment, il atteint partout ; et tout ce qu'il fait, il le fait pour ceux qui l'aiment, et tout tourne à leur bien : *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*

10. — Que de clameurs folles Dieu consent à ne pas entendre, et qu'il a compassion de l'infirmité humaine pour pouvoir toujours pardonner et aimer !

11. — La connaissance de Dieu est le principal ressort de la vie humaine. Pourquoi ? parce qu'elle nous rend meilleurs en nous faisant sentir les regards de Dieu toujours attachés sur nous. Nous savons qu'il voit jusqu'à l'intime fond de nos pensées, et que dans un délai court il nous punira de nos fautes. De là cette crainte de Dieu, *initium sapientiæ*, dont l'action est telle que c'est assez louer un père de famille de dire qu'il a fait de ses enfants des *hommes craignant Dieu*.

— Nous devons trembler devant la justice de Dieu qui demande compte de tout, et qui ne veut laisser aucune tache à ceux qu'elle admet dans la gloire.

12. — La justice de Dieu paraît lente. Qu'il tarde parfois ! dit-on. Que de puissance il laisse à ses ennemis ! Que de prospérités il leur accorde ! Oui, mais ils vivent, ils avancent vers la mort, et Dieu seul est grand !

— Dieu a fait le monde pour le triomphe de sa justice et la victoire permanente de l'innocence. La première récompense des justes est de n'attendre pas la mort et de voir d'avance des yeux de leur chair la haute fidélité de leur Dieu.

— Toujours la justice de Dieu tourne contre les hommes et les empires les effets de leurs propres crimes.

— Le sacrifice volontaire du juste est un appel à la justice de Dieu.

13. — Il faut se souvenir que les jugements de Dieu ne sont point les nôtres, et que, nous traitant suivant sa

volonté souverainement juste et miséricordieuse, il fait toujours ce qui convient le mieux dans nos vrais intérêts.

— Dieu ne règle pas ses jugements sur la vaine opinion du monde, et c'est ce jugement qui fait la gloire et l'ignominie.

14. — L'insolence du blasphème n'empêche pas Dieu d'entendre le murmure de la prière ; l'orgueil fastueux des œuvres humaines ne dérobe pas à ses regards l'humble travail des œuvres saintes ; et tous les superbes qui se vantent de l'avoir enfin relégué dans son ciel solitaire, ne nous ont pas privés de sa miséricorde et ne l'ont pas dépouillé de sa foudre.

— Il n'y a pas de « puissances intellectuelles » devant Dieu, ni rien qui puisse résister à Dieu. Dieu est la seule puissance. Il ne cherche pas ce qui est à faire : il crée, c'est-à-dire il achève dans le temps ce qui est déjà conçu et fait de toute éternité.

15. — Vie et prospérité, tout est toujours dans la main de Dieu, Dieu n'est jamais dans la main des hommes. Tout l'effort du genre humain ne peut faire tomber un cheveu de notre tête si Dieu ne l'a permis ; tout l'effort du genre humain ne peut empêcher Dieu de faire, quand il lui plaît, tomber les cheveux et la tête.

— Vous verrez toutes choses s'arranger admirablement par la seule action de cette Providence de qui vraiment l'on peut dire qu'elle ne se presse jamais et qu'elle arrive toujours à temps.

— Petit brin d'herbe, le passant vous dédaigne, mais Dieu prend soin de vous faire croître ; son soleil est tout entier pour vous.

16. — Il n'y a point d'événements fortuits dans le monde, quoi qu'en pense notre faiblesse. En vain l'homme secoue l'arbre des destinées, ses fruits n'en

tombent que lorsqu'ils sont mûrs, et l'on voit que la tempête ou le souffle qui la détache ne s'est élevé que dans ce but.

17. — La Providence travaille à loisir ; elle fait tout avec ordre et mesure. Les hommes ne s'aperçoivent point de ce labeur, auquel elle les emploie cependant, ou ne le comprennent pas. Elle a des dispositions si éloignées de leurs vues, si contraires à leur sagesse, qu'ils seraient parfois tentés de s'écrier que Dieu se trompe. Un jour vient, une heure sonne, un dernier voile se déchire, et l'on sait alors ce que Dieu faisait ; il faisait un monde.

Nous y avons tous mis la main, mais comme ces ouvriers qui travaillent à l'envers, sans savoir ce qu'ils font, ni quand ils auront fini, sans pouvoir se persuader qu'ils font une œuvre commune. Ils ne voient qu'un mélange confus de formes, de couleurs, de plans brisés et contraires : ils n'ont produit que le désordre. Mais le suprême Ouvrier fait l'ordre avec ce désordre même, et lorsque, à son signal, la création nouvelle se déroule, lui seul n'est pas étonné.

18. — Je regarde mes enfants. Il n'y a point de jour qu'ils n'échappent à la mort et que la surveillance paternelle ne les préserve de quelque grand péril ; il n'y a point de jour aussi où ma tendresse ne me suggère de leur accorder une faveur, ou de leur faire un plaisir, ou de prendre quelque résolution qui leur profitera plus tard, il n'y a point de moment où je ne sois occupé d'eux. Dieu fait ainsi pour nous avec infiniment plus de prévoyance et d'amour.

19. — L'amour de Dieu pour une âme qui l'aime, qui peut dire ce que c'est ! Il la voit occupée de lui seul, obéissante à faire ce qu'il prescrit, attentive à découvrir ce qui peut lui plaire, dédaignant tout le reste, acceptant les travaux, les humiliations, les souffrances, les croix

intérieures, se fiant à lui d'une ardeur et d'un amour que ne peuvent ébranler ni le monde ni l'enfer. Dieu donc aime ces âmes. Encore une fois, pesez cela, l'amour de Dieu ! Sondez ces mots, tâchez de mesurer ce qu'ils renferment ! Dieu qui a créé le ciel et la terre, Dieu qui nous a donné Jésus-Christ, et c'est ce Dieu-là qui aime ces âmes, qui se rend attentif et, si j'ose le dire, docile à leurs prières. Devinez maintenant ce qu'elles ne peuvent pas entreprendre et réaliser ! Une âme sainte ne connaît pas d'obstacles aux desseins qu'elle conçoit pour le salut des hommes et pour la gloire de Dieu.



## CHAPITRE II

# JÉSUS-CHRIST



1. — C'est pour l'homme que Dieu descend du ciel, c'est pour lui que l'Esprit incréé revêt le poids de la chair, que l'Infini se circonscrit dans cette prison, que le Tout-Puissant en accepte l'infirmité ; pour lui que l'immortel vient goûter la mort et la mort de la croix ! L'homme est l'objet de cet inconcevable amour.

— Depuis la création, il n'y a eu qu'une véritable découverte ; il n'y a eu pour l'humanité qu'un seul progrès. Cette découverte, c'est l'immense amour de Dieu pour les hommes, qui nous a été révélé par Jésus-Christ mourant. Ce progrès, c'est l'amour des hommes pour Dieu, qui nous a été enseigné par Jésus-Christ vivant, priant et souffrant.

2. — À deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu ; elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis ; elle soutient la loi naturelle, investie et battue en brèche par un philosophisme insensé ; elle soutient la raison humaine, sujette aux vertiges, aux délires ; et non seulement elle conserve et elle répare, mais elle enfante : elle enfante des prêtres et des saints, elle enfante la foi ; des plus stériles cœurs elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Qui aurait inventé cette parole ?...

Cette parole absolument divine, divine par son caractère propre, divine par ses effets toujours subsistants, de qui serait-elle, si elle n'était pas de Jésus-Christ ?

3. — Jésus-Christ prend le nom de Fils de l'homme, parce qu'il est l'aîné des enfants d'Adam, le chef de la race humaine, l'héritier de l'autorité et du pouvoir du Père de famille ; il prend le titre de Roi, parce qu'il est le roi naturel de toutes les nations, Roi et prêtre éternel.

4. — Si Jésus-Christ n'était pas dans ce monde, vivant, immuable, éternel, toujours là pour être aimé de nous et pour nous aimer, toujours là pour être servi et pour nous servir ; si nous ne savions pas qu'il sera dans l'avenir, si nous ne le trouvions pas dans le passé, il n'y aurait pas de vie humaine : car Jésus-Christ remplit tout l'espace du temps ; il est dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, il est immortel, il est. Par Jésus-Christ, c'est la tristesse qui est un songe de l'homme, et la joie est une réalité ; par Jésus-Christ c'est la mort qui meurt, et l'homme est vivant.

5. — La connaissance de Jésus-Christ est l'asile où, dans les temps malheureux qui s'annoncent, les âmes trouveront tout ce qui reste de force, de consolation et d'honneur sur la terre. Car la conjuration que nous voyons s'élever contre Jésus-Christ est une conjuration contre l'espèce humaine pour l'enchaîner et pour l'avilir. Et quiconque ne connaîtra pas et n'aimera pas Jésus-Christ succombera, sera enchaîné, sera avili.

— La science des voies de Dieu, c'est la connaissance de Jésus-Christ, et cette connaissance est plus nécessaire que jamais... Contempler Jésus-Christ est la joie de l'intelligence et du cœur.

— Hommes et peuples, quiconque n'a pas servi Jésus-Christ, poussera dès ce monde le cri de ceux qui désespèrent éternellement : *Ergo erravimus !*

6. — Quand on sait que Jésus-Christ est ressuscité, on sait plus ou moins autre chose. On sait *Jésus-Christ* et *Jésus-Christ crucifié*. C'était la science dont se glorifiait saint Paul, parce que le reste ne mérite pas d'être compté. Le reste nous laisse désarmés vis-à-vis de nous-mêmes et du monde ; mais savoir Jésus-Christ crucifié, c'est avoir la règle de sa propre vie et se sentir un peu plus que maître du monde. Être maître de soi et maître du monde et quelque chose de plus, cela finit par n'être pas si bête.

7. — Il n'y a aucune raison au monde d'aimer ni de haïr Jésus-Christ, sinon qu'il est Dieu. Il n'y a aucune raison d'aimer ni de haïr l'Église, sinon qu'elle est l'œuvre divine de Jésus-Christ. Qu'on y regarde, on verra que cela est écrit ineffaçablement dans toute conscience humaine, et que la divinité de Jésus-Christ est le mobile de tout. C'est lui qu'on hait et c'est lui qu'on aime ; c'est lui qu'on attaque et c'est pour lui qu'on meurt. Les sceptiques, les épicuriens, les sicaires ne peuvent rendre compte de leurs efforts, comme nous de nos combats, que par le même mystère, qui est le mystère de Jésus-Christ.

8. — En vain, l'on sait par expérience que toute folie est possible à l'homme : la folie d'injurier Jésus-Christ paraît d'abord inconcevable. N'est-ce pas assez de le renier ? Pourquoi se faire l'insulteur de tant de bonté, de tant de justice, de tant d'amour ? Il faut chercher pour trouver la cause de ce délire. Cette cause, c'est l'horrible besoin que Dieu ne soit pas. Et ce besoin prouve que Dieu est et que Jésus est Dieu.

*Pourquoi viens-tu nous tourmenter ? Qu'avons-nous affaire à toi, Jésus, fils du Dieu tout-puissant ?*

9. — Catholiques, dites à la société qu'elle est dans le faux et qu'elle y périra. Dites-lui que c'est Jésus-Christ qui est Dieu et qu'il n'y a pas d'autre Dieu. Dites-

lui que c'est Jésus-Christ qui a donné la loi de salut, et qu'il n'y en a pas d'autre. Dites-lui que Jésus-Christ est le créateur, le distributeur et l'ordinateur de la liberté, de l'égalité, et de la fraternité ; qu'en dehors de Jésus-Christ ces mots cessent d'exprimer des choses vraies et ne sont plus que les passeports falsifiés de l'erreur sanglante, les lettres de créance de la mort.

— Quelle supériorité de savoir un peu de Jésus-Christ ! « Que je puisse toucher la frange de son manteau, et je serai guérie », disait cette brave femme. Si notre vieille bête de société, qui perd le sang et qui est aveugle, pouvait lâcher l'inepte multitude de charlatans qui aggravent son mal ; si elle faisait comme l'hémorroïsse, elle verrait clair, le sang resterait dans ses veines, elle serait guérie.

10. — Il n'y a point de science contre Jésus-Christ. Il n'y en eut jamais. L'incroyance scientifique n'est qu'une ignorance travaillée, un masque de l'impiété ajouté pour tromper la conscience humaine et lui fournir des raisons quelconques de ne pas croire. Ah ! lorsqu'une fois la conscience veut s'éloigner de Jésus-Christ, elle n'est pas difficile sur le chemin ni sur le guide. Elle accepte tout chemin ; elle croit au guide hypocrite toutes les vertus qu'il veut s'attribuer ; elle pardonne au guide cynique tous les vices qu'il laisse voir. Chez ces savants adversaires du Christ, ce qui éclate le plus, c'est la volonté d'ignorer. Ils sont impies, ils ne sont pas véritablement incroyants. Que d'application à fermer les yeux ! Que de ruses basses pour épaissir la nuit ! Et lorsqu'enfin l'évidence les contraint de hurler la négation, quel délire équivalent aux actes de foi les plus formels !

11. — Ô Christ vivant ! ceux qui te nient te verront ! Puissent-ils te voir avant le jour de ta justice ! Puissent-ils, en ce temps de clémence, vouloir ton pardon qui leur

est toujours offert ! Puissent-ils eux-mêmes être pris dans les doux filets de la miséricorde, ceux-là qui complotent pour écarter les autres des voies de la lumière et du pardon !

12. — Ne plus s'inquiéter de Jésus-Christ est impossible à la pensée humaine, aujourd'hui comme toujours. Qu'elle le cherche ou l'évite, elle ne trouve jamais qu'elle ait pu assez l'approcher ou le fuir. Il apparaît à l'extrémité de tout chemin, il est debout au terme de toute fuite. Nulle cécité ne le cache entièrement, l'indifférence ne peut parvenir à l'oublier.

Qui prétend s'être persuadé que Jésus ne fut qu'un homme en demeure incertain au fond de son cœur et ne le veut pas laisser Dieu pour les autres.

À défaut de fidèles, Jésus-Christ serait encore attesté par ses seuls adversaires ; le blasphème viendrait confesser la divinité si l'hommage manquait. On a dit que l'âme est naturellement chrétienne ; on peut dire qu'elle l'est obstinément.



## CHAPITRE III

# L'ÉGLISE



1. — L'Église n'est pas sur la terre pour recevoir l'impulsion de l'esprit de l'homme, mais au contraire pour régler et diriger la marche de l'esprit de l'homme suivant les enseignements stables de l'esprit de Dieu... Dieu est l'unique vérité, et l'Église catholique est l'unique Église de Dieu.

2. — Il y a une religion vraie, consolatrice, réparatrice, et c'est la religion catholique, apostolique, romaine, hors de laquelle il n'est point de salut. Le monde est la mer, la vérité est le navire ; il faut vivre dans le navire, ou périr sous les flots.

3. — L'Église, instituée par Notre-Seigneur pour maintenir l'intégrité de la foi, a toujours veillé avec la vigilance des anges sur ce précieux dépôt. Dès les premiers siècles, dès les premiers jours, elle a eu à le défendre contre l'hérésie ; elle l'a toujours défendu par les seuls moyens que Dieu lui ait permis d'employer, sans se départir jamais de sa prudence ni de sa modération, sans jamais outrepasser ses droits.

4. — Créée de Dieu pour grandir, l'Église contient en elle dès le commencement tout ce qu'elle sera jusqu'à la fin des siècles. Elle a besoin de tous ses éléments et n'a besoin d'aucun élément nouveau. Lui vouloir donner,

c'est lui vouloir ôter. Elle le sait par la foi, elle le sent par un instinct sublime, elle le connaît manifestement par l'illumination divine qui lui est garantie. Et le novateur, soit qu'il veuille ajouter, soit qu'il veuille retrancher, soit qu'il veuille transformer, court à un écueil où il se brisera. Vingt siècles attestent cette merveille. Depuis vingt siècles, l'édifice qui semble crouler de vétusté se soutient et grandit par la sève de son antiquité. Le temps passant sur ces merveilles n'en arrache que les plantes parasites. Les siècles qui écrasent toute construction humaine s'accumulent ici comme parure. Dieu la suspend au fronton de son Église immortelle comme les guirlandes d'où s'échappent les fruits, les parfums et les fleurs.

5. — L'Église est mon parti et même ma patrie. C'est elle qui m'a fait connaître mes devoirs d'homme et de citoyen, qui a éclairé mon esprit, qui a fortifié mon cœur, qui m'a révélé ma voie et ma destinée. Tant que je n'ai pas connu sa loi, j'ai véritablement ignoré pourquoi j'étais sur la terre, je n'ai su ni ce que je devais aimer, ni ce que je devais combattre. Ainsi je dois tout à l'Église, et je prétends n'être point ingrat.

6. — Quelle grâce et quel sujet de joie éternelle d'être enfant de la sainte Église, de la connaître, de l'aimer, de partager ses douleurs, de vivre de ses espérances !

— Qui n'aime pas véritablement l'Église n'aime pas véritablement Dieu, et c'est le mal de notre temps.

7. — Entre les nombreuses raisons pour lesquelles je suis catholique, il en est une qui m'est particulièrement précieuse : c'est que la foi catholique me dispense absolument de gouverner mon Église.

8. — En vérité, il y a des moments, il y en a beaucoup, où l'on sent à merveille combien c'est une chose

totallement vaine, basse, inepte de n'être pas catholique, quelque bon poste qu'on ait d'ailleurs attrapé ici-bas.

— Où va-t-on ? quelle est la bonne voie ? où la vérité ? où la justice ? qui donne une solution possible aux problèmes du temps et de l'éternité ? De tout cela le catholique seul sait quelque chose, au milieu de tant d'hommes qui l'ignorent complètement et à jamais. Il a une loi dont il connaît l'auteur, un dogme qui défie la discussion, une lumière qui brave la tempête, une réponse à tous les sphinx que l'enfer pousse sur son chemin, un devoir toujours évident, une invincible espérance.

9. — Avant tout, je suis citoyen de l'Église ; l'Église est ma patrie, et plus que ma patrie : elle est ma tendre et glorieuse mère. C'est en elle que j'ai une famille dont je suis fier, un titre dont je suis jaloux, des frères qui m'aiment véritablement, un berceau près duquel ont veillé les anges, un patrimoine qui ne me sera point ravi ; c'est en elle encore que j'aurai une tombe, toujours visitée par le souvenir et par la prière ; c'est en elle que je suis né, que je vis, que je ne mourrai pas.

— J'ai toujours dit que les seuls heureux, les seuls vrais riches de ce monde sont les fils de Sainte Mère l'Église.

— Ma pensée est de faire tout pour la cause de l'Église, rien pour les hommes.

10. — Tout ce qui n'est pas la vérité est contre l'Église, et tout ce qui est la vérité est tôt ou tard pour elle. Toutes les œuvres, tous les événements, toute la science du monde ne sont que les épisodes d'une enquête infinie et éternelle qui prouve que l'Église est l'œuvre de Dieu. Le monde veut se prouver le contraire : il mourra de cette manie, et sa fin, prédite par les livres sacrés, lui prouvera qu'il est sot et qu'il avait toutes les raisons de n'en pas douter.

11. — Les lois de l'Église sont indispensables au bon gouvernement du monde, et quand l'Église sera contrainte d'abandonner sa fonction, elle se réfugiera au ciel, et bientôt il n'y aura plus d'État et plus de monde.

— L'Église exhorte soigneusement ses bien-aimés fidèles afin qu'ils fassent bien ce qu'elle leur demande de faire pour la gloire de Dieu et pour leur salut dans ce monde et dans l'autre. Toute la littérature, toute la sagesse et tout le progrès de l'homme viennent de là. Lorsqu'un peuple s'est bien gouverné, l'histoire peut dire qu'il a entendu et suivi ces exhortations.

12. — Il convient d'observer que l'Église est humaine, et qu'elle a toujours les bons usages humains, c'est-à-dire ce qui porte le bon et primitif signe de la nature. L'Église est à la source de tout. On trouve chez elle ce qui s'est fait correctement de tout temps, sous toutes les civilisations, dans toutes les langues.

13. — Depuis dix-neuf siècles, l'Église est un torrent de lumières qui a traversé tous les obstacles, réjoui tous les déserts, qui illuminera toutes les prisons. Elle a bravé même la prospérité. Cette rouille des choses humaines ne peut ronger la lumière. Et quand les derniers temps seront arrivés, l'invieillissable Église entrera jeune dans les jours éternels, rendant grâce à son auteur d'avoir voulu qu'elle trouvât partout sur la terre des labeurs, des souffrances et des enfants.

— L'Église sait qu'elle grandira toujours et ne vieillira jamais, que tout lui appartient, qu'elle doit sans cesse ouvrir des chemins dans l'avenir et dans l'immensité, parce que son empire atteindra partout. Elle a pour travail de se donner toute la terre, afin de donner à ce qui est un moment le monde et rien la possession de Dieu et de l'éternité.

14. — Il est impossible de comprendre comment la société pourrait être asservie là où l'Église est vraiment

libre ; tandis que la société la plus affranchie en apparence, si elle souffre que l'Église soit liée, se verra liée elle-même encore plus étroitement, et ne sera en réalité que libertine et non pas libre.

— Toutes les libertés sont contenues en germe dans la liberté de l'Église ; et là où l'Église n'est pas libre, il n'y a de libertés que contre elle, et c'est la prochaine destruction de toute liberté.

15. — L'esprit de liberté procède de l'esprit de vérité. Il n'a pas fait un plan d'affranchissement de la race humaine que l'Église n'ait inspiré, ne veuille et ne puisse accomplir. Elle enseigne aux fidèles du Christ qu'ils sont une race choisie, un sacerdoce royal ; et l'on peut dire que toute l'exhortation de l'Église se résume dans cette parole d'un grand Pape des premiers siècles : *Âme chrétienne, connais ta dignité.*

Pour ce peuple royal, l'Église n'a toléré aucun joug avilissant, elle n'admet aucun droit qui prime le sien, lequel est d'être conduit au Christ dans la liberté et par la vérité.

— Plus nous regardons ce que l'on essaie contre l'Église, plus nous nous persuadons que personne n'arrivera ni à construire ni à se sauver sans l'Église et sans la liberté de l'Église.

16. — Qui dit liberté de l'Église, dit liberté de l'intelligence et de la charité. C'est le service gratuit, ce service pour l'amour de Dieu de tous les besoins de la multitude, le travail constant pour élever physiquement et moralement le peuple : *de stercore erigens pauperem.*

Il y a trois édifices que l'Église construit immédiatement et simultanément partout où elle a la faculté d'ouvrir les lèvres et de remuer les mains : une maison de prière, une maison d'école, une maison de secours ; et dans l'école et dans l'hospice, elle dresse un autel comme dans le temple. Or, partout l'autel est une

chaire, et du haut de toute chaire l'Église parle de liberté. Elle remplit son programme divin ; elle dit à ceux qui l'écoutent que la *liberté les délivrera*.

17. — Il y a quelque chose de curieux et d'insondable dans les mystères de l'humanité, c'est cette folle inimitié d'un être aussi petit que l'homme, aussi petit surtout que certains hommes, contre la majesté de cette œuvre de Dieu : l'Église catholique. Quel mal leur a-t-elle fait ? Ils ne l'ont pas inventée, c'est vrai ; elle ne se prête pas à leurs combinaisons, c'est vrai encore ; et sa grandeur les écrase, c'est vrai toujours. Mais pauvre petit être, qui te force à te faire écraser ? Tu peux vivre si tranquille, ouvrant tes petites mains au pain de chaque jour, ton petit esprit à la lumière, ta petite âme à l'éternité.

— Ceux qui creusent des fossés autour de l'action divine doivent trembler que Dieu ne se contente pas de franchir ces vains obstacles, et qu'il ne veuille les combler.

18. — Il y a une force et une richesse que Dieu a données à son Église comme à la justice. Mille fois on l'a dépouillée de tout, mais cette force et cette richesse, il a fallu la lui laisser, et ses adversaires ne l'ont pas : c'est le temps. Elle use du temps, elle le prodigue et elle en a toujours, et le temps lui rapporte perpétuellement la vie et la jeunesse, que perdent et ne retrouvent pas ses ennemis. Ils sont tout-puissants, ils meurent, leurs constructions s'écroulent ; l'Église prisonnière, mais nourrie de l'aliment divin de la vérité, sort toute jeune de la vétusté de ses cachots ; elle en ramasse les pierres, elle en bâtit des temples.

— Les ennemis de l'Église n'ont qu'un rôle bien net ici-bas : ils travaillent à prouver la divinité de l'Église.

19. — Pour soutenir le combat contre le monde, l'Église n'a jamais dit que deux mots, mais deux mots

qu'elle a scellés de son sang. À ceux qui voulaient commettre l'injustice, elle a dit : *Non licet* ; à ceux qui voulaient la rendre complice de l'injustice, elle a dit : *Non possumus*. Avec ces deux mots, elle a vaincu la foule innombrable des oppresseurs et des sectaires qui ont entrepris de persuader aux hommes que tout leur était permis, afin de pouvoir eux-mêmes se permettre tout. Par ces deux mots, le droit et la justice sont restés inébranlables sur la terre. Rien n'empêchera la conscience humaine de savoir qui les a maintenus.

20. — Dieu donne à son Église l'épave de tous les naufrages, et tôt ou tard le laurier de tous les triomphes. Cette perpétuelle vaincue est éternellement victorieuse, parce qu'elle n'abandonne jamais la vérité.

— Quoique le triomphe de la brutalité humaine paraisse prochain, il sera misérable. L'Église, encore une fois jetée dans la fournaise, en sortira plus belle, et sa pauvreté splendide sera victorieuse. Dépouillé de son manteau, Jésus revêt la divinité.

21. — Le dernier et le plus grand des miracles, celui pour lequel tous les autres ont été faits, c'est l'établissement de l'Église, preuve universelle et permanente de la divinité de Jésus-Christ et de son amour pour les hommes.

22. — Depuis que l'Église est née du sang de Jésus-Christ, elle seule existe véritablement sur la terre. Tout se fait pour elle ou contre elle avec une énergie aussi durable que son éternité. Elle est le bien ; le mal ne vit que pour la combattre.

23. — Jésus s'étant levé étendit la main sur le vent, et dit à la mer : « *Apaise-toi.* » Et soudain il se fit un grand calme... Bien des fois depuis ce miracle l'Église a vu les vents secouer la mer. Mais elle connaît la puissance de celui qui veille lorsqu'il semble dormir. Elle

l'invoque, et, soit qu'il apaise soudain l'orage, soit qu'il le laisse suivre son cours, la barque menacée ne sombre pas. Souvent au contraire, la tempête elle-même la protège par les naufrages qu'elle multiplie et les destructions qu'elle accumule en voulant la submerger. Et Pierre, debout à la place du maître, gouverne dans les périls avec une fermeté que ne peut troubler aucune terreur.

24. — La vraie philosophie de l'histoire nous apprend que Dieu ne combat que pour lui-même, c'est-à-dire pour son Église, pour l'agrandissement, l'épanouissement et le triomphe de sa volonté très juste et très miséricordieuse ; en d'autres termes pour le règne du vrai et du bien.

— Pour entendre l'histoire de l'Église catholique, il faut premièrement avoir l'esprit catholique, de même que, pour lire avec fruit un livre, il faut premièrement entendre la langue dans laquelle il est écrit. Un homme à qui la foi manque ne peut absolument comprendre les actions de ceux qui ont la foi pour mobile.

25. — Laissons agir l'Église. Ou Dieu a condamné le monde, et le monde va périr, ou l'Église saura discipliner l'excès du savoir, comme elle a discipliné l'excès de la barbarie. Avec ses vieilles vérités, elle saura faire des choses nouvelles. L'homme qu'elle doit instruire, consoler, diriger, est le même qu'autrefois ; les circonstances extérieures n'ont rien changé à son âme ; il porte le poids des mêmes désirs, des mêmes souffrances, et la même lumière doit dissiper chez lui les mêmes erreurs.

26. — Catholiques de tous les pays, enfants de l'Église, mes frères, soyons fiers de la mère très sainte par qui nous sommes les enfants de Dieu, et tandis que des méchants ou des fous l'injurient, prouvons-lui plus de respect et plus d'amour. Allez ! nous pouvons lever, parmi les hommes, le front que nous courbons à ses

pieds ; nous pouvons marcher d'un pas assuré dans la voie qu'elle nous indique ; cette voie a toujours été et sera toujours la voie d'honneur, de charité, de lumière et de salut. Là est la liberté, là est l'intelligence, là est la grandeur, là est tout ce qui peut ennoblir et sauver !



## CHAPITRE IV

# LE CHRÉTIEN



1. — Un bon chrétien est celui qui prie afin de connaître ses devoirs et d'obtenir de Dieu la force de les remplir.

Ne compter parmi les choses dont on peut user sur la terre que celles qui ne sont point interdites par la loi ; se tenir à leur égard dans une indifférence entière, et faire un pieux usage de toutes celles qui nous sont données ; regarder du même œil la bonne ou la mauvaise fortune ; ne point désirer les honneurs plus que le mépris, la gloire plus que l'obscurité, les richesses plus que l'indigence ; n'être pas plus vain de son manteau troué que de son manteau d'or ; ne pas désirer plus de mal à ses ennemis qu'à ses amis ; ne pas souhaiter une vie longue plus qu'une vie courte ; ne pas perdre une occasion d'être utile ; demander tout à Dieu, lui rapporter tout, le bénir de tout, c'est là le chrétien ; et c'est là aussi l'homme fort, l'homme sage, l'homme digne du respect des hommes, et quoi qu'on fasse, quoi qu'il arrive, l'homme heureux.

2. — Mon frère, te voilà chrétien ; c'est ce qu'il y a de plus beau sur la terre. Il ne reste plus après cela qu'à devenir saint au ciel.

3. — Le bon Dieu est riant. Du ciel tombent perpétuellement des sourires ; de l'âme où il habite, un sourire perpétuel doit monter. Le chrétien n'est renfrogné ni aux hommes ni aux choses ; il y voit Dieu, Dieu souriant et lui envoyant un vrai bien, même quand l'enveloppe annonce le contraire.

4. — J'avoue que depuis que je suis chrétien, je ne sais plus ce que c'est que de craindre un événement quelconque, pourvu que je n'aie pas sur la conscience de trop gros péchés. Le Dieu que j'adore et qui me protège règne sur la mer aussi bien que sur la terre, parmi les champs de bataille aussi bien que dans nos rues et dans nos maisons.

5. — Quelle que soit la destinée du chrétien, il y a plus de joie dans une seule de ses journées que dans toute la brillante existence des impies.

6. — Il faut laisser de côté la gloriole comme la gloire, et le bien-être comme l'opulence, pour viser tout juste à cette gloire unique et presque infinie d'être chrétien.

7. — Il n'y a d'homme que le chrétien, et il n'y a de chrétien que le *pénitent*.

— Tout chrétien est un Christ, tout Christ est un rédempteur, tout rédempteur est associé à la croix, afin de sauver ceux qui le crucifient.

8. — Il y a un Dieu et une âme : s'il y a un Dieu, il est juste ; s'il y a une âme, elle est immortelle. Justice de Dieu, immortalité de l'âme sont deux idées qui font frémir un chrétien, et qui doivent longtemps arrêter la pensée de celui qui ne l'est pas.

9. — L'intérêt d'un chrétien est d'être vrai, de ne blesser personne et de ne point faire adopter à ceux qui l'écoutent de faux jugements.

10. — La vie du chrétien doit n'être qu'un effort continuél de conversion sur lui-même et sur les autres ; en se convertissant, il prêche ; en prêchant, il se convertit.

— Un chrétien ne se fait pas en un jour : c'est l'œuvre de toute la vie.

11. — Dieu a fait aux chrétiens d'immenses privilèges : ce n'est pas le moindre d'être au courant de la scène du monde, d'en comprendre les péripéties, d'y démêler l'action de la main divine, et de pouvoir ainsi s'affermir dans l'amour de la justice et de la vérité, au milieu de ces terribles passages du mal qui fait partout ailleurs fléchir la conscience et jusqu'à la raison. Il y a des désastres horribles à contempler ; l'âme y succomberait et se laisserait entraîner dans l'un des deux abîmes que creusent inévitablement les grandes catastrophes sociales : celui du désespoir, ou celui des avilissements. Éclairée sur l'œuvre de Dieu, l'âme du chrétien ne voit plus le mal établir son règne, mais la justice exercer le sien ; et elle peut porter le poids d'un monde qui croule.

12. — Vous croyez qu'il est permis de n'être chrétien que dans la vie privée. C'est l'essence du poison révolutionnaire ; c'est par là que la révolution trompe les intelligences et dissout les consciences à qui ses autres maximes et pratiques font horreur. C'est ce poison surtout qui tue la société. Il paralyse les cœurs et les bras qui pourraient la sauver. Il ôte aux hommes de bien le sens vigoureux du juste et de l'injuste, il affaiblit en eux la majesté généreuse de la foi, il leur interdit la grandeur, il la ravale aux incertitudes, aux compromis, à toutes les fausses habiletés de la pauvre raison humaine, si mesquine et si profondément déraisonnable lorsqu'elle éteint le flambeau que Dieu lui a donné.

13. — Je voudrais que l'on vît en nous, chrétiens, la joie, la fierté, l'ivresse et je dirais volontiers la superbe d'être chrétien. Il ne nuit pas à l'humilité personnelle de se glorifier d'être enfant de Dieu, cohéritier du royaume éternel, et incomparablement supérieur par ce titre à quiconque ne l'a pas reçu ou l'a abdiqué. Le véritable genre humain se compose de ceux qui ont reçu le baptême, et l'élite se forme de ceux qui ne l'oublent pas. Le reste n'est que de l'argile qui pourra devenir le vase, ou n'est que le vase souillé et brisé ; l'infidèle, créature informe ; l'apostat définitif, créature rejetée. Nous sommes les vivants et les immortels, les enfants de lumière ; nous proclamons magnifiquement notre croyance à la communion des saints et nous attendons la vie à venir.

14. — Le chrétien est prêtre, le chrétien est roi, et il est fait pour une gloire plus haute. Dieu doit régner en nous, Dieu doit régner par nous, afin que nous méritions de régner avec Dieu. Voilà des règles de foi que nous ne pouvons pas écarter de nos règlements de vie politique. Notre rang est sublime, notre dignité est divine, nous ne pouvons pas abdiquer la destinée présente, nous n'en pouvons pas décliner les devoirs très augustes et très pressants — devoirs d'ordre particulier et d'ordre public — sans abdiquer du même coup la dignité future.

15. — Nous autres chrétiens, nous avons l'honneur de croire en Dieu ; nous sentons que Dieu veut que nous combattons pour lui, qu'il combattra pour nous, et que nous partagerons son immortalité.

— Lorsque les chrétiens savent combattre, l'Église vit et Dieu est glorifié.

16. — Un chrétien est une créature privilégiée et pleine de gloire à qui le Fils unique de Dieu tient compagnie ici-bas, sous le voile transparent de la sainte

Eucharistie. Comment donc un chrétien consentirait-il à subir les offenses du découragement ? La faiblesse de la pauvre nature humaine peut connaître des moments, des heures, des journées de lassitude ; mais tout cela se tient à la surface d'une âme vraiment chrétienne et ne peut entrer au fond. Au fond, invincible siège l'espérance.

17. — Les chrétiens ne craignent que Dieu. Ils possèdent la vérité et ils ont le martyre pour la défense insurmontable de la vérité. Contre la vérité les flèches de la moquerie s'épuisent, les boulets rebondissent.

18. — Nous sommes des chrétiens, c'est-à-dire des hommes éminemment gouvernables, qui ne se soulèvent point contre les pouvoirs et qui ne s'étonnent point de les voir tomber ; qui savent que l'Église accepte toutes les formes de gouvernement, bénit toutes celles qui la protègent, et ne s'attache absolument à aucune ; qui, par conséquent, ne repoussent aucun essai régulier, ne s'insurgent contre aucune loi supportable, ne se refusent à aucun sacrifice ou de sentiment, ou de repos, ou de fortune ; mais qui, en même temps, ne soumettent leur conscience qu'à Dieu, et ne placent qu'en lui leur espoir.

19. — Le grand service à rendre aux incrédules, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles qui fréquentent assidûment les églises étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science et l'amour, ils changeraient le monde.

20. — Nous, chrétiens, nous avons toujours et partout transgressé les lois qui nous ont défendu de prier et de transmettre la prière. Nous ne devons point nous révolter, mais aussi nous ne devons point pécher. C'est pécher que d'être lâche dans les périls de l'Église de Dieu. Le chrétien qui n'aura pas travaillé de tout son

zèle à rétablir la vérité méconnue, à délivrer la vérité captive, celui-là, j'en ai la conviction, sera jugé avec l'infidèle et avec l'adultère : *Væ mihi, quia tacui.*

21. — Les chrétiens sont toujours jeunes, toujours grands, toujours forts, et, tant qu'ils voudront combattre, c'est-à-dire tant qu'ils seront fermes, confiants et fidèles, ils vaincront. Leurs ennemis sont de ce monde, leur force n'en est pas. « *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* »

22. — Si vous voulez connaître l'époque la plus honorable et la plus heureuse de l'humanité, cherchez le moment où il y eut le plus de vrais chrétiens sur la terre.

— Le premier homme qui a vraiment donné à un autre le nom de *frère* était un chrétien. C'est un chrétien aussi qui, le premier, s'est réduit à la pauvreté volontaire, non pour faire étalage de philosophie, mais pour donner son bien aux pauvres.

— On ne calcule pas tout ce que le christianisme entretient encore de raison, d'humanité, de douceur envers le prochain, de vertus particulières et publiques, même en ceux qui l'ont le plus criminellement abjuré.

23. — Soyez persuadé que tout homme qui n'a pas essuyé de son front l'eau du baptême appartient à l'aristocratie des intelligences. C'est une grande chose d'avoir été baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est une grande chose de savoir quel Dieu a créé le monde, quel Dieu a racheté le monde, quel Dieu jugera le monde ; comment le monde a été créé, comment il a été racheté, comment il sera jugé. L'aristocratie des yeux se compose des yeux qui reçoivent le jour ; l'aristocratie des intelligences, de celles qui reçoivent la vérité. Le baptême nous fait ce don, nulle autre opération ne le fait à d'autres. Nous seuls l'avons reçu, nous

seuls pouvons le garder, nous seuls savons le communiquer, et il n'en est point de plus grand. Tous les jours, quoi qu'on fasse, le baptême appelle dans nos rangs l'aristocratie des intelligences.

24. — Gloire à tous les saints qui sont dans le ciel pour avoir gémi sur la terre, pour y avoir été pauvres, humbles, pour avoir patiemment enduré la douleur, l'injure et l'injustice, mais surtout pour avoir aimé Dieu et pardonné.

25. — Les saints seuls ici-bas sont heureux. Le peu de succès humain, les iniquités à subir, les mépris et les haines du monde ne sont que des fantômes méprisables aux yeux de la simple raison humaine, ils sont de véritables et d'immenses bienfaits pour la raison supérieure du chrétien. Le laboureur bénit la pluie qui féconde son champ, et s'inquiète bien qu'elle dérange une partie de plaisirs.

26. — Même sans avoir l'honneur et le bonheur de professer le christianisme, un homme intelligent, né en pays chrétien, doit lire la vie des saints, sinon il ne sait pas l'histoire de son pays, et, en outre, il n'en connaît pas véritablement les mœurs.



## CHAPITRE V

# LES VERTUS CHRÉTIENNES



1. — L'homme qui reçoit la foi a en lui quelque chose de plus grand que l'humanité, il est plus fort que le monde. Il peut s'être auparavant rempli de toutes les sciences et de toutes les erreurs, s'être voué à toutes les ambitions, s'être abandonné à toutes les séductions ; il peut avoir nourri en son âme toutes les lâchetés et porter le pli profond de toutes les tyrannies : la foi grandit en lui par-dessus toutes les sciences et toutes les erreurs, elle l'arme contre toutes les séductions, le délivre de tous les jougs ; il est plus fort que lui-même. Et si auparavant sa pensée et son cœur étaient arides, l'arbre aux vastes rameaux s'y développe et donne des fruits.

2. — Il est rigoureusement vrai que sans la foi on ne sait pas, on ne peut pas ce qui s'appelle *savoir*. La foi est la lumière des lumières, la lumière de l'étude, la lumière de la raison, la lumière de l'obéissance et du commandement.

3. — Du *Credo* est née cette race qui sait que l'arbre de vie est replanté dans les poussières arrosées du sang de l'Homme-Dieu. Quelques paysans, des bateliers, des soldats, des femmes ont quitté le sépulcre emprunté où ils avaient enseveli leur Maître, le Fils unique de Dieu, crucifié par la toute-puissance humaine. Ils ont chanté :

« Je crois. » Dès lors, le sacerdoce existe, l'Église catholique est faite, et le *Credo* prend possession du monde.

4. — Le *Credo* est la première histoire de Jésus qui ait été donnée au monde, la parole abrégée qui a vaincu l'erreur enracinée dans le cœur de l'homme. Rien n'a été dit, rien ne sera dit qui ne soit dans le *Credo*. Toute vérité en découle, et aucune vérité n'est d'ailleurs ; toute erreur y vient heurter et s'y brisera. Douze pêcheurs de Judée ont reçu ce flambeau, et l'homme est sorti de la nuit.

5. — Je voudrais pouvoir dire l'épanouissement de mon cœur et l'ivresse de mon esprit lorsqu'on chantait le *Credo*. Je me ravissais de la pensée d'être et de me sentir une créature de Dieu. Il y a des hommes assez tirés d'eux-mêmes par en bas, assez renversés et broyés par le sophisme brutal des passions, pour s'applaudir d'avoir perdu cette gloire ; et ils sont devenus assez méchants, je veux dire assez bêtes, pour prétendre à la tuer dans nos cœurs. Mais on chantait le *Credo*, et je me rappelais ceux qui l'ont composé, et ce qu'ils étaient, et dans quel moment ces pieds-nus l'ont porté dans le monde.

6. — Quand la foi baisse dans l'intelligence humaine, immédiatement la crédulité prend sa place et va écouter ce que veut prophétiser la démence ou le crime.

— Il reste quelque chose d'obscur dans toute âme où ne rayonne pas la foi.

7. — Il faut croire jusqu'à mourir pour la moindre des saintes croyances ; et que la dernière parole, et que le dernier souffle, et que le dernier regard, et que le dernier frémissement du corps qui retourne à la poussière, dise encore : Je crois !

8. — Ce n'est pas tout de ne croire à rien, il faut surtout ne pas croire à Dieu. Si l'on suppose que Dieu

existe, on suppose tout de suite qu'il est juste et tout-puissant ; s'il est juste et tout-puissant, il juge la terre, et punit ses injustices, cela va loin.

9. — Nous ne devons pas croire que nous savons tout, et que rien n'existe de ce que nous ne pouvons comprendre, ou de ce qu'il nous plaît de nier.

10. — Nier, ce n'est pas ne rien croire, c'est au contraire professer la plus difficile, la plus impossible des croyances : *c'est croire à rien.*

11. — Je suis l'enfant humble et soumis de la sainte Église. Je crois ce qu'elle croit, comme elle le croit. Je désavoue, condamne et réproouve tout ce qui dans mes paroles peut n'être pas rigoureusement conforme à ses divins enseignements. Je corrigerai avec joie tout ce qu'elle m'ordonnera de corriger. Je ferai avec joie et avec amour toutes les rétractations qu'elle me dictera. *J'ai parlé parce que j'ai cru* ; il me sera tout aussi facile et plus doux de me taire, parce que je crois.

12. — La foi catholique n'est pas une loi d'asservissement. Précisément parce qu'elle enchaîne la passion, la foi affranchit l'esprit.

— La raison qui obéit raisonne mieux que la raison qui raisonne.

13. — Je crois tout dans la religion ; il m'est aisé de tout croire, et ce que je m'explique, et plus encore peut-être ce que je ne comprends pas.

14. — Un homme qui croit, qui pratique et qui fait des fautes, en ferait bien plus, s'il ne croyait ni ne pratiquait.

15. — Les croyances morales qui sanctifient les esprits et qui sacrent l'autorité sont les seules garanties de l'avenir des nations.

16. — La foi permet, ordonne les saintes rébellions de la conscience : elle interdit celles de l'intérêt privé, de la colère, de l'orgueil.

— La foi des chrétiens est la ressource du monde, on sent qu'elle sauvera l'avenir.

17. — Avant tout, Dieu veut qu'on ait confiance ; la confiance est un acte de foi et d'amour. En religion, celui qui ne veut pas périr ne périt pas.

18. — J'espère parce que Dieu est infiniment bon. Demandons-lui d'avoir pitié de nos faiblesses, de ne point châtier nos témérités, et reposons-nous sur cette clémence sans bornes, qui nous fait autant de grâces que nous méritons de punitions.

19. — Quand Dieu, pour nous sauver, a bien voulu dépouiller toutes ses splendeurs et revêtir toutes nos misères, en y ajoutant encore des souffrances que nulle créature humaine n'a supportées, devons-nous jamais douter de sa miséricorde ? Nous ne saurions lui demander plus qu'il n'a fait, et nos plus ardents désirs ne peuvent rien imaginer qu'il n'ait accompli.

20. — C'est un grand trésor que celui-là, qui s'appelle la confiance en Dieu.

21. — En toutes choses, retournez à la pensée qui fait germer une espérance céleste sur la tombe où les espérances de la terre sont ensevelies.

22. — Dieu ne permet pas que l'homme cesse d'espérer, même quand l'espérance cesse d'être une vertu.

— La vie, quoi qu'on fasse, sera toujours pleine d'amertume ; mais la miséricorde divine y a mis la foi, qui est force, avec l'espérance et la charité.

23. — Qu'il fait bon s'abandonner à Dieu, et comme il fait sentir qu'un abandon complet est la condition d'une grâce complète !

24. — Tout le monde n'a pas la possibilité de faire de grandes choses pour le service de Dieu ; mais la véritable valeur de nos actions ne vient ni de leur éclat, ni même de la difficulté qui se trouve à les faire. Elles sont plus grandes en proportion de ce qu'elles sont animées de plus d'amour de Dieu et d'un désir plus grand d'être agréables à Dieu.

25. — Nous ne sommes pas en ce monde pour nos plaisirs, et toutes nos peines seraient fort douces si nous aimions assez le bon Dieu.

26. — Nous avons beau nous mettre à deux pour remplir un seul cœur, il y a un vide que le monde entier et toutes les affections humaines ne peuvent combler, et nous tombons sans cesse dans cet effrayant abîme de nous-même. Oui, sous l'aile bénie de la famille, sur les grandes montagnes, au milieu des plaines embaumées, en tout et partout, quelque chose nous manque tant que nous ne connaissons et n'aimons pas Dieu. Ce vide affreux, c'est l'amour de Dieu, qui seul le comble, et qui le comble avec surcroît.

27. — Puissance d'aimer, puissance de souffrir ! Puissance de souffrir, puissance d'être heureux ! Rien n'est beau, rien n'est grand, rien n'est fort, rien n'est doux que l'amour, et il n'y a d'amour que dans les cœurs où Dieu habite.

28. — L'amour de Dieu donne seul l'intelligence des choses de la création, sans laquelle nous ne pouvons déchiffrer qu'à peine, çà et là, des mots épars au grand livre de l'univers.

29. — J'ai vu à Rome le miracle du génie humain, les montagnes de la Suisse m'ont laissé admirer les splendeurs de la nature, mais je n'ai rien vu d'aussi beau et d'aussi miraculeusement admirable qu'un cœur enflammé de l'amour de Dieu.

30. — Parce que le cœur de l'homme a besoin d'un objet sensible pour fixer son amour, Dieu s'est fait lui-même cet objet sensible que demandent nos cœurs.

31. — Pour être aimé uniquement, il faut aimer uniquement, ne rien porter ailleurs, ne rien recevoir d'ailleurs. En cela, où nous sommes fous et criminels, Dieu est sage et juste. Lui seul a droit d'être aimé uniquement, et lui seul est en puissance d'aimer uniquement. Qui aime Dieu le possède tout entier. C'est un attribut divin de se donner tout entier. En nous créant à son image, Dieu nous l'a communiqué, mais uniquement pour lui. Il n'y a que lui à qui l'homme se puisse donner tout entier.

32. — Ce que nous savons, c'est qu'il faut aimer Dieu par-dessus tout, lui tout sacrifier, lui tout remettre, et dans l'amour que nous devons à nos frères, donner plus d'amour à ceux qui nous en montrent moins.

33. — Il faut aimer Dieu pour aimer vraiment les hommes ; et quand on aime Dieu, on parle de lui, car après le bonheur de l'aimer, il n'y en a pas de plus grand que de le faire aimer.

34. — Louons Dieu, bénissons-le, que chaque instant de notre vie soit employé à le bénir, que chaque battement de notre cœur soit une fervente action de grâces.

— Je vois si clairement la nécessité de vivre toujours devant Dieu et pour Dieu, qu'il me semble que j'aurai la force de n'y pas manquer.

— Le meilleur moyen pour bien se conduire, c'est de penser souvent à Dieu, c'est de lui rapporter toutes nos affections.

35. — Nous sommes obligés de régler nos affections de telle sorte que ceux qui en sont l'objet, et nous-

mêmes, non seulement nous ne perdions rien, mais nous croissions en vertu.

36. — C'est Dieu que vous devez aimer dans les autres et non pas vous. Si vous offrez votre affection pour en obtenir une autre en retour, vous cherchez un plaisir que souvent vous ne trouvez pas, et qui toujours durera peu. Si, au contraire, plein de la volonté de Dieu, vous aimez comme il veut qu'on l'aime, la plus grande des vertus régnera dans votre âme : vous aurez la charité.

37. — Aimez fortement vos amis, et surtout le grand Ami, qui seul sait bien aimer et peut être complètement aimé.

38. — On ne s'aime bien qu'en Dieu : l'amitié vraiment sainte et durable est un don que Dieu fait aux chrétiens.

39. — Apprenez à aimer comme il faut. Nulle science n'est plus importante ici-bas où la grande chose, le grand devoir est l'amour. Tous les commandements sont concentrés en un seul : *Tu aimeras*. Il ne faut point haïr, il faut aimer, mais il faut aimer comme il faut : Dieu sans mesure, tout le reste en Dieu, c'est-à-dire dans la mesure.

— Lorsqu'on s'aime en Dieu, on s'aime à travers l'espace et à travers l'inconnu.

— Lorsque Dieu n'est pas l'ami commun que chacun aime le plus, celui que chacun des deux amis aime le plus, c'est soi-même.

40. — Béni soit Dieu qui nous donne des amis et des fleurs, et qui fait l'amitié plus belle encore que les jardins et pour toutes les saisons.

— Il y a dans ce beau sentiment de l'amitié chrétienne tous les caractères d'un don divin. On sent que cela vient du grand Dieu qui a voulu réparer nos cœurs

par l'amour. L'amitié fortifie et tempère. Sans nous rien ôter de nos qualités propres, elle nous donne quelque chose des qualités de ceux que nous aimons, elle nous aide puissamment à braver, à vaincre les faiblesses du respect humain, que nous trouvons toujours à quelque degré sur le chemin du devoir ; et nous marchons avec plus d'assurance parce que nos amis sont là pour connaître, approuver, et au besoin rectifier le mouvement qui nous fait agir.

41. — En fait d'affection ce que l'homme peut donner et peut sentir est tout ce qu'il y a au monde de plus trompeur et de moins durable, et ce qui répond le moins aux rêves de l'âme. Nous ne pouvons ni aimer ni être aimés comme nous le voudrions. Les affections légitimes sont bonnes et consolantes, mais comme toutes choses, elles ont leurs fatigues et leurs abattements. Pour en tirer quelque joie, il faut autant de travail que pour tirer un morceau de pain d'un champ de blé. Il est nécessaire que tout cela soit fauché, passe sous la meule, soit pétri et subisse l'action du feu, c'est-à-dire perde sa fleur et sa beauté.

42. — La charité la plus noble et la plus nécessaire est celle qui s'adresse à l'esprit pour l'éclairer, au cœur pour le purifier, à l'âme pour l'élever. Cette charité-là fait mieux que donner du pain, elle apprend à en gagner. Elle fait mieux qu'apprendre à gagner du pain, elle apprend à acquérir des vertus. Elle révèle à l'homme sa véritable dignité et lui enseigne à ne la perdre jamais ; elle lui dit d'où il vient, où il va, ce qu'il doit faire pour mériter et forcer le respect des autres en se respectant lui-même ; elle le délivre des préjugés et des ignorances qui flattent son orgueil aux dépens de sa liberté et le réduisent à n'être qu'une machine redoutable sous le

frein de la force, lorsque Dieu avait fait de lui une créature libre, qui se donne noblement à elle-même le frein du devoir.

43. — Le bon Dieu a fait les pauvres pour les servir et pour s'en servir.

— Nous savons, nous autres chrétiens, que le pauvre est l'image de Jésus-Christ. Les insensés qui repoussent les pauvres disent qu'ils sont désagréables et horribles à voir. Mais dès que l'on pense à Notre-Seigneur, on a d'autres yeux ; et les pauvres sont très beaux, il n'y a pas de plus belles fleurs, puisqu'ils nous peignent l'humilité ; ni de spectacles plus salutaires puisqu'ils nous parlent de Dieu ; ni d'arbres plus riches, puisqu'ils nous offrent les fruits de la vie éternelle.

— Ceux-là seuls témoignent leur foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans le pauvre qui croient à la présence réelle dans l'Eucharistie ; et les actions suivant les croyances, il en résulte des philanthropes ou des Sœurs de Charité.

44. — Aussitôt que nous cessons de travailler pour le ciel par l'abnégation et le détachement des choses de ce monde, nous ne travaillons, sous les plus beaux dehors, que pour nous-mêmes.

45. — La patience est la qualité la plus voisine du bon sens, comme le bon sens est la qualité la plus voisine du génie.

46. — Le royaume de Dieu, c'est la prière, c'est le travail, c'est l'humilité, c'est la charité, c'est enfin l'observation de la loi de Dieu et l'entière obéissance à la volonté de Dieu, de quelque manière qu'il plaise à ce grand Dieu de la manifester.

47. — Être humble, vraiment humble, il n'y a rien de si beau, puisque c'est précisément le type évangélique : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de*

*cœur.* » Mais il n'y a rien en même temps de si difficile, et les gémissements de tous les saints l'ont proclamé jusque sur la cendre où ils se couchaient pour mourir, après de longues années d'abaissement volontaire.

48. — Pascal disait qu'il y a des choses que l'on peut demander aux mathématiques, et d'autres plus essentielles qu'il ne faut demander qu'à Dieu, car les mathématiques ne les donnent pas. Il conseillait aux esprits forts trop confiants en leur science inutile de prendre de l'eau bénite, de se mettre à genoux, de prier. « Cela, disait-il, vous abêtira. » C'est son mot, et le mot est très profond. Nous mourons d'une enflure et d'une hydro-pisie d'orgueil, il faut que l'humilité nous désenfle, et nous ramène à cet état où Dieu nous veut, hors duquel ni le corps de l'homme n'a toute sa vigueur, ni sa raison toute sa lumière, ni son cœur toute sa vertu.

49. — Il n'y a plus de violettes. La violette a bien de l'esprit : elle se montre peu, elle disparaît vite, elle laisse la place à quantité d'autres petites fleurs plus *voyantes*, sans parfum.

50. — Les vertus chrétiennes, et il n'y en a pas d'autres, sont des fruits de vigne, qui ne germent pas sous un fumier d'or.

— Comme toutes les choses naturelles, les vertus naturelles vieillissent et s'épuisent ; il leur faut une culture et un principe surnaturel de rajeunissement.

51. — Tout homme, dans toute condition, se reprochera amèrement de n'avoir jamais assez connu les trois points de l'examen de conscience catholique : « Souvenons-nous de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes. »

52. — On va au ciel avec un caillou dans le soulier. Le petit sacrifice de tous les instants, l'obscur petit sacrifice des petites joies et des petites aises de ce

monde, est le plus grand de tous les sacrifices, lorsqu'il est soutenu et renouvelé avec un plein consentement du cœur.



## CHAPITRE VI

### LA CROIX



1. — Vous désirez d'aimer la croix et vous avez raison, car vos chagrins viennent de ce que vous ne l'aimez pas. Mais comment parviendrez-vous à l'aimer ? En la portant telle que Dieu vous la donne... Ce que vous souffrez, c'est ce qu'il faut aimer aujourd'hui, demain, aussi longtemps que Dieu voudra. Mais comment faire pour aimer ce supplice ? Rien n'est plus simple. Dites-vous d'abord que Dieu est bon et qu'il vous aime. J'espère bien que vous n'en doutez pas. Songez ensuite que si vous connaissez le poids de la douleur qu'il vous envoie, vous ne savez pas tout ce qu'il vous épargne, et bénissez sa miséricorde à votre égard.

— Attendez-vous une vocation exempte de travail et d'angoisses ? Ce ne serait pas le souhait d'une âme chrétienne, et je ne crois pas qu'il y ait sur la terre de ces vocations-là, ni pour les bons ni pour les méchants : *« Celui qui veut venir avec moi, qu'il s'oublie, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »*

2. — Il n'est pas digne d'un chrétien qui attend l'éternité bienheureuse de demander à Dieu une vie sans douleurs.

3. — Quant à ces grandes douleurs du cœur et de l'âme, où nulle puissance humaine ne peut rien, Dieu qui les envoie a soin d'y pourvoir. Saint Bernard a une

très grande parole à ce sujet, il dit : « Le monde voit la croix et ne voit pas l'onction. » Ce que Dieu met dans les cœurs qu'il déchire est inénarrable.

4. — Les grandes douleurs, les douleurs qui poussent des cris et s'arrachent les cheveux, sont le fait d'une âme mal tenue et d'une foi incertaine. Ces grandes douleurs à grands cris finissent à la cuisine, ou à l'opéra, ou aux secondes noces.

5. — Dieu donne aux siens une croix à porter, mais il les assiste et les rend victorieux, même dans le supplice et dans la mort.

6. — Le plus beau des privilèges que Dieu puisse accorder aux grands hommes chrétiens, n'est-ce pas de mourir sur la croix ?

7. — Selon la remarque de sainte Thérèse et de tant d'autres saints qui l'ont su et qui s'en sont réjouis, les croix les plus pesantes sont pour les plus aimés.

8. — C'est par la croix que l'on apprend à connaître Dieu, et plus on connaît Dieu, dit sainte Thérèse, moins on s'alarme des difficultés que rencontrent nos projets.

— Rien de digne et de grand n'est mort, là où reste du sang pour arroser la croix.

9. — Nous n'avons pas besoin de réussir. Nous avons besoin d'être en toutes circonstances les hommes du bien, du juste, du beau, en un mot les hommes de la croix. Quand nous avons été cela, que Dieu se charge du reste, nous avons accompli notre tâche et fait ce qu'il veut.

10. — Sous notre drapeau surmonté de la croix, on peut mourir, on n'est pas vaincu. Le combat est plein d'espérance, la mort pleine de certitude. L'ennemi ne nous enterre pas, il nous sème. La liberté, la justice et la

gloire sont le prix de notre sacrifice d'un instant. Elles germent avec nous l'immanquable et prochain avenir.

11. — Il n'y a plus rien de sérieux dans le monde que la croix du Christ ; il n'y a plus de respect et d'amour que pour elle ; il n'y a plus d'abri et de vie qu'à son ombre.

12. — Il est ordinaire que les gens qui se trouvent assez forts pour les grandes adversités le soient aussi pour les grandes fortunes.

13. — Bon courage ! Nous avons de la peine en ce monde, mais le bon Dieu le sait, et sait bien pourquoi. Que faut-il de plus ?

— S'il y a des circonstances où Dieu se montre particulièrement tendre pour ses enfants, c'est lorsqu'il leur envoie l'adversité.

14. — Lorsque Dieu fait entrer dans notre âme une affliction, elle y dévore les pensées mauvaises, comme le froid de l'hiver fait mourir dans le sillon les insectes malfaisants.

— Oh ! que les catastrophes qui font tant de mal aux intérêts périssables font de bien par compensation aux intérêts éternels.

15. — Si ce n'était pas Dieu qui envoyât les épreuves et s'il ne tempérerait pas sa justice par sa miséricorde, on y succomberait. Mais c'est lui qui agit, et l'obéissance n'est pas seulement possible, elle est douce. Cela semble difficile à croire ; cela est pourtant et je le sais.

16. — Les épreuves où Dieu, juge de ce que vous pouvez supporter et de ce qui vous convient, veut que vous marchiez maintenant seront autant de rayons dans la couronne d'éternité qui vous attend.

17. — La coupe où l'on boit l'épreuve a des bords amers ; mais au lieu de la repousser comme vous faites,

videz-la courageusement : le miel est au fond ; vous n'en garderez qu'un goût suave et parfumé.

18. — Les tristes combats où votre vie semble enchaînée sont sans doute l'épreuve qu'il vous fallait, vous le verrez ici-bas de vos yeux mortels, car Dieu donne toujours à ses enfants cette consolation de sentir qu'ils ont passé par les bonnes épines. Vous le saurez mieux encore au grand jour de la joie parfaite et de la parfaite lumière.

19. — La bonté de Dieu, qui nous envoie tant d'épreuves, gémit en quelque sorte d'y être forcée, comme nous gémissons d'être obligés de donner des remèdes douloureux aux malades que nous voulons guérir. Il prend de la peine à tirer de nos yeux ces larmes et à réveiller dans nos cœurs ces mouvements qui nous sauvent, et le remède qu'il fait pénétrer par ces moyens terribles n'est autre que son sang précieux. *Tantus labor non sit cassus !*

20. — Toutes vos épreuves vous serviront plus tard ; elles deviendront une cuirasse dans le péril, une lumière dans les ténèbres ; elles seront un jour des ailes sur lesquelles votre âme, détachée des trompeuses promesses du monde, s'élèvera pour chercher les biens éternels.

21. — Laissez paisiblement passer l'orage. Dieu connaît le lendemain, et nous n'avons jamais sujet de douter, encore moins de l'accuser. Vous vous croyez dans le désert et il vous paraît immense, mais la bonté de votre Père qui est aux cieux a disposé des fontaines et des arbres chargés de fruits sur le chemin que vous devez parcourir.

22. — Celui qui souffre pour la justice sent malgré tout qu'il porte la cause du genre humain, et que les âmes justes sont avec lui.

— Méritez la grâce de souffrir un jour pour la justice. La justice triomphera et ceux qui l'auront aimée triompheront avec elle.

23. — Dans les balances où sont pesées les iniquités de la terre, qui nous dira le contrepoids de la prière du juste, et tout ce qu'emporte de crime une seule goutte de son sang, une seule larme de ses yeux.

24. — Les châtimens sont des grâces ; c'est une grâce d'être réduit à la pauvreté et à l'humilité, seulement il faut qu'on ne la refuse pas.

— Je me figure que, quand nous prenons bien un châtiment, le bon Dieu nous regarde avec ce soleil d'amour dont un petit rayon éclaire nos cœurs en pareille occasion, et ça donne envie de recevoir le fouet.

25. — Dieu est comme le meunier, qui ne livre passage aux eaux que pour faire tourner la roue de son moulin. Épouvantés de la force et du fracas du torrent qu'il déchaîne, nous croyons qu'il veut tout submerger, tout détruire : nullement ! il veut moudre.

26. — Implorons Dieu dans nos nécessités, il n'y a que lui qui puisse nous tirer de peine. S'il ne juge à propos de nous accorder les faveurs que nous demandons, il en est toujours une qu'il ne refuse jamais : c'est le courage dans la mauvaise fortune, la résignation qui rend l'adversité elle-même préférable au bonheur.

27. — La résignation est-elle l'oubli, est-elle l'insensibilité, est-elle l'affaissement stupide du cœur sous la main du Dieu qui l'écrase ? Rien de tout cela et tout au contraire ! C'est la courageuse et sublime correspondance de la faible créature aux desseins les plus élevés du Créateur tout-puissant ; le *fiat* souverain par lequel ce cœur déchiré, mais en même temps épuré, s'associe aux volontés que Dieu lui manifeste sur lui-même, comme s'il en avait la pleine intelligence, et que ses

larmes lui apparussent déjà resplendissantes de l'éclat qu'elles auront dans le ciel. Il consent, il acquiesce au coup qui le broie, il le reconnaît juste et sage, il le devine miséricordieux ; par un effort dont il s'étonne, il s'élève non pas seulement jusqu'à le bénir, mais jusqu'à l'aimer.

28. — Il faut vouloir ce que Dieu veut, et s'exercer à ne vouloir jamais plus ni moins.

— Il faut aimer la volonté de Dieu, elle est juste, elle est sage et souverainement miséricordieuse. Tout est tendresse paternelle de la part de Dieu, occasion de mérite pour nous.

29. — L'homme sent le poids de la vie, il se courbe, ses yeux attachés sur la terre semblent chercher la place du tombeau. Tout ce qui le réjouissait autrefois ne le réjouit plus ; en vain le ciel est beau, en vain le soleil luit, en vain les oiseaux chantent ; pour lui les oiseaux ont désappris les belles chansons qu'ils savaient autrefois. Mais il songe à Dieu, et il dit : *Ainsi soit-il !* Puisque Dieu le veut, c'est bon. Et, réfléchissant, il le trouve bon en effet, et le ciel s'illumine de clartés que n'avait point l'aurore.

30. — *Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !* Qui croirait qu'un refrain si court est si difficile à apprendre par cœur, mais nous en viendrons à bout avec de l'application.

31. — La souffrance est le lot de la vie et la vie en a-t-elle un meilleur ? L'homme qui souffre et qui ne se refuse pas obstinément à l'action de Dieu dans son cœur savoure les clartés de ce mystère de miséricorde. La douleur, c'est l'expiation ; l'expiation, c'est le pardon ; le pardon, c'est la force et la lumière. Quiconque a vraiment prié sur un tombeau l'a senti plein d'espérances, et s'est rempli de courage pour le restant de sa tâche en ce monde.

32. — Il y a des choses qu'on ne voit comme il faut qu'avec des yeux qui ont pleuré.

33. — Le monde chrétien a commencé par le martyr. Nous osons dire qu'une autre ère de martyr le terminera, et clora l'histoire du genre humain. Le Rédempteur, pour nous racheter, a voulu donner sa vie sur la croix et il a créé de son sang une espèce nouvelle qu'il a admise à la gloire de payer sa part de la rédemption permanente dont elle serait l'objet. L'ère des martyrs n'est pas finie. Elle s'est étendue aux limites de la terre. Elle s'étendra à celle du temps. La terre et le temps sont ensemencés pour fournir cette moisson jusqu'au moment connu de Dieu où commencera l'éternité de la justice, de la récompense et de la gloire.

34. — Le martyr en toute entreprise est la condition du succès. Soit qu'on aille à l'éternelle récompense, soit qu'on veuille arriver à l'éternel châtement, il faut toujours passer par là, toujours affronter et subir la mort, et toujours compter sur l'éternité.



## CHAPITRE VII

### LA PRIÈRE



1. — Que Dieu est bon de nous faire vieillir pour nous ramener de force au sérieux qui est la prière ! Qu'il est bon de limiter nos joies et de nous rappeler enfin à cette éternelle vie qui sera l'éternelle prière !

2. — Nous ne connaissons pas la force de la prière, cette puissance de l'homme sur la toute-puissance de Dieu. La prière se forme dans un humble cœur, elle monte au ciel et les orages sont dissipés ou prennent un autre cours. Par la prière, les plus justes alarmes des fidèles et les plus sages calculs des impies sont également trompés.

3. — Ceux qui aiment Dieu ne se séparent point comme les autres ; en dépit de la distance, leurs âmes s'embrassent tous les jours dans le saint rendez-vous de la prière.

4. — Quand ma voix psalmodie des chants que je ne puis comprendre, je m'associe aux intentions de l'Église ma mère ; je sais bien que je prie, et Dieu prend ma prière comme il prend la prière de l'enfant.

5. — Dieu ne voit pas notre bien où nous le voyons, c'est lui qui voit bien. J'apprends cela de ma petite fille. Que de choses elle me demande, parce qu'elle les juge

bonnes, tandis que moi, malgré ses pleurs et ma tendresse, plus forte encore que ses désirs, je les lui refuse, parce que ces choses lui seraient mauvaises. Nous sommes plus enfants et plus insensés devant Dieu que nos enfants ne le sont devant nous. Il nous aime infiniment plus que nous ne pouvons aimer ces petites créatures. Nous ne leur avons donné que le corps, il nous a donné le corps et l'âme.

6. — Ne nous décourageons point parce qu'une chose juste que nous demandons avec instance ne nous est pas accordée. Dieu est grand, le temps est à lui. Sainte Monique demanda pendant quinze ans la conversion de son fils ; Dieu paraissait vouloir être sourd à ses prières ; ce fils fut pourtant un jour saint Augustin.

— La prière arrache à la miséricorde de Dieu les miracles de pardon que sa justice voudrait retenir.

7. — Dieu, qui ne permet pas que la mort soit maîtresse absolue de ses créatures, nous laisse le souvenir et la prière pour faire des visites instantanées à ceux que nous aimons, lors même qu'il a fixé leur demeure au-delà des frontières de la vie.

8. — Que Dieu est bon de broyer nos cœurs froids et durs pour en dégager cette étincelle et ce parfum qui est la prière !

9. — Le pain quotidien a été et sera fidèle au *Pater*, et le pain quotidien est tout ce qu'il faut, sans cela Notre-Seigneur nous aurait appris à demander des rentes sur l'État au lieu de nous en donner sur la Providence.

10. — La prière, c'est la verge de Moïse qui fait jaillir l'eau du rocher ; c'est le geste souverain de Josué qui arrête le soleil ; c'est le son des trompettes d'Israël qui renverse les murs de Jéricho ! Rien n'est impossible à la prière.

11. — La religion consiste dans la prière et dans les œuvres. Je prie pour devenir capable d'agir.

12. — L'Église veut que le travailleur ait au moins un jour par semaine pour songer particulièrement à son âme, et ce jour de méditation est en même temps un jour de fête. Elle fait plus : elle ordonne que, ce jour-là, riches et pauvres, ouvriers et patrons, grands et petits, viennent, confondus dans la même enceinte, adorer le Dieu qui les traite en égaux.

13. — Un homme du peuple qui assiste aux offices, qui en suit les paroles, qui en comprend le sens, est un homme de condition supérieure, moralement et matériellement ; il possède la part d'intelligence et de bonheur que Dieu lui a destinée ici-bas ; et cette part étant faite d'une telle main est bonne et complète.

14. — La profanation du dimanche est un péché mortel, un crime véritable, et il ne faut pas réfléchir beaucoup pour en trouver la raison profonde. Considérez en effet cette profanation : vous y trouverez d'abord le mépris des ordonnances divines, et l'homme ne peut rien faire de plus odieux, à moins qu'il n'ait la folie de dire que Dieu n'existe pas, ou que sa loi n'est point connue, ce qui est une autre façon de nier l'existence de la divinité. Vous y voyez ensuite, comme racines, l'inhumanité envers le pauvre, l'âpre soif du gain, l'avarice ; et comme conséquence, la foule innombrable des désordres que le vice produit. Sur tout cela plane et frappe à bon droit la justice de Dieu.

15. — L'*Angelus* est une excellente prière : en rappelant à l'âme l'acte le plus miséricordieux de la bonté divine, elle la relève en lui présentant toutes les grandeurs de son éternité. Ces ouvriers courbés sur les sillons, ces pâtres, ces pauvres femmes, qu'est-ce qui les

distinguerait du bœuf attelé à leur charrue ou des troupeaux qu'ils gardent, s'ils n'avaient la certitude que le Verbe s'est fait chair pour les racheter ; que Marie, Mère de Dieu, prie pour eux au ciel maintenant, et priera encore à leur dernière heure ; que cette dernière heure enfin ne sera, s'ils le veulent, que la dernière heure de leurs souffrances, au-delà de laquelle doit commencer la bienheureuse éternité ?

16. — Que ne disent pas les cloches ? À quelle pensée, quel battement de nos cœurs n'ont-elles pas conformé leur langage ? Et cependant c'est la même chose qu'elles disent toujours. Elles parlent de Dieu, elles invitent à le prier, et à cause de cela, c'est peut-être de toutes les œuvres de l'homme celle qui s'approche le plus des œuvres de Dieu...

Si la poésie consiste à remplir de nobles pensées les âmes fortement émues, c'était certes un grand poète, celui qui a imaginé de donner cette voix de bronze au temple de Dieu, et de la faire éclater dans les airs. On écrira bien des poèmes de toute taille et bien des odes sur tous les rythmes, bien des partitions, bien des mélodies charmantes ou terribles s'envoleront du cœur humain, et rien n'égalera jamais ni la profondeur ni la mélodie de ce poème que la cloche catholique chante partout à tous les cœurs ; et le poète qui a fait cela n'a point de rival, non, pas même la mer et le vent.

17. — La cloche, cette voix douce de la prière, court les champs, gravit la montagne, plane sur les vallons cachés, perce les forêts profondes, domine tout bruit humain. Voix de consolation, voix d'espérance, voix d'amour ! Elle parle sans cesse, on l'entend partout. Sans cesse et partout elle convoque les hommes à s'unir dans l'amour. Elle leur rappelle qu'ils sont rois, fils de Dieu, cohéritiers du ciel. La grande voix ne dédaigne pas de parler des hommes après avoir parlé de Dieu.

Elle annonce le baptême, le mariage, la mort. Elle demande des prières pour le nouveau-né, des prières pour l'agonisant, des prières pour les époux. Frères, assistez vos frères, alors dans la famille du Christ point d'étranger. Cette télégraphie mélodieuse emplît l'espace, met les hommes en communication avec eux-mêmes et avec Dieu, les entretient de sublimes mystères et de saintes pensées. Elle parle de Dieu à toute la terre ; par elle toute la terre parle à Dieu.

18. — La dévotion des pèlerinages renaît, et cette renaissance est un miracle plus grand qu'on ne croit. Dieu et la Sainte Vierge y ont daigné mettre la main. Des grâces éclatantes ont rappelé la foule aux pèlerinages anciens, l'ont attirée à des pèlerinages nouveaux. Mais nous voyons des chrétiens, atteints de l'esprit du siècle, conserver leurs préventions et résister encore. Ils citent un verset de l'*Imitation de Jésus-Christ* contre les moines trop enclins à quitter leur couvent. Il n'est pas moins vrai que l'Église continue de les aimer... Un théologien me disait : « La dissipation du pèlerinage ne compense pas le bien de la sanctification, et la dissipation même, dans certaines dispositions de l'âme, peut être un bien ; et tel qui risquera de se dissiper dans un pèlerinage aurait pu s'endiabler chez soi. »

19. — De ce jour qui fut grand pour moi, où je sentis le bonheur d'être chrétien, je commençai de me plaire à la vue des saints autels, à la pompe des cérémonies sacrées, aux chants, aux aspects, aux bruits, à l'atmosphère des églises ; j'y compris des mystères, j'y sentis des merveilles et des sublimités qui m'étaient restées inconnues. Hélas ! si tout le monde pouvait soupçonner combien sont belles et odorantes ces simples fleurs de la science de Dieu ! Le plus humble des lieux saints est un palais enchanté où toute chose a son enseignement, son charme, son âme, et parle au fidèle avec un accent dont

rien ne peut rendre l'ineffable profondeur. Dieu s'y révèle dans la majesté de son divin abaissement, dans les splendeurs de sa mansuétude et de son infini pouvoir : il y est grand et humble ; il y est roi ; mais surtout il y est père ; il y reçoit les hommages d'un peuple immense prosterné devant lui ; il y attend, solitaire et abandonné, la visite d'un enfant soumis et malheureux qui vient l'adorer ou lui demander secours.

J'appris à pénétrer le sens divin des rites catholiques, à lire dans ces emblèmes, dans ces coutumes, dans toutes ces choses du culte dont pas une n'est arbitraire et qui rappellent au chrétien une haute leçon, un doux et grand souvenir. Les murailles et le pavé de l'église devinrent pour moi un livre d'oracles adorés.

20. — Les splendeurs du culte n'ont d'autre objet que d'ennoblir jusqu'aux sens de l'homme, de lui faire entendre de plus nobles sons, de lui faire voir de plus chastes choses, de lui faire respirer de plus agréables parfums, lorsqu'il se trouve dans la maison de Dieu.



## CHAPITRE VIII

# LE BONHEUR



1. — Servir Dieu, voilà le bonheur vrai, le bonheur d'hier, le bonheur d'aujourd'hui, le bonheur de toujours, mais il faut le savoir, et il faut commencer quand on sait. Beaucoup ne le savent jamais, beaucoup qui le savent ne commencent jamais, beaucoup qui commencent ne continuent pas ou continuent si mal et si faiblement que leur recherche du bonheur vrai n'est qu'une fatigue et qu'un dégoût de plus dans le bonheur faux, c'est-à-dire dans le malheur véritable.

2. — Vivez où vous êtes, plaisez-vous à ce que vous faites, soumettez-vous d'avance à ce que Dieu voudra, c'est le secret du bonheur. S'il y manque quelque chose, souvenez-vous que vous êtes dans le lieu d'épreuves et attendez l'éternité.

3. — Avant tout, le bonheur, c'est la paix, le sentiment digne et joyeux qui naît en nous du devoir accompli, c'est-à-dire de la conscience d'avoir fait ce que Dieu voulait de nous. *Beati qui ambulant in lege Domini*. Heureux les hommes qui suivront la loi du Seigneur ! Ce bonheur-là n'est incompatible ni avec la pauvreté, ni avec les privations, ni même avec les souffrances ; il est incompatible avec ce que le monde appelle *plaisir*.

4. — Un bon sujet de méditation, si l'on était sage, serait de considérer par combien de petits et de grands obstacles, de petites et de grandes lumières, Dieu a soin de nous retenir dans nos volontés rebelles et dans nos désirs insensés de rechercher le bonheur hors de lui. Réjouissons-nous de tout ce qui nous gêne, c'est de cela que nous vivrons éternellement.

5. — Le Créateur ne peut pas permettre que la créature, isolément ou en société, trouve le repos et le bonheur dans une voie autre que celle qu'il a tracée lui-même. La voie tracée divinement aux hommes, c'est la pratique des vertus évangéliques.

6. — Ce que nous regardons comme le repos et le bonheur n'est ni le bonheur ni le repos, lorsque pour y arriver nous sacrifions quelque chose du devoir.

7. — Le bonheur, si souvent et si faussement défini par les hommes, est l'adhésion que nous donnons à nos devoirs, et nous ne pouvons adhérer à nos devoirs entièrement, franchement, toujours, qu'en aimant beaucoup Dieu. Aimer Dieu, c'est donc l'unique secret de cette ombre de contentement que l'on peut trouver dans la vie, non pour s'y plaire, mais pour s'y reposer et la prendre en patience.

— L'état heureux en ce monde est celui dont on remplit les devoirs ; tout état dont on remplit les devoirs par un sentiment d'amour pour Dieu qui les a donnés, c'est-à-dire où l'on fait des sacrifices, est heureux ; et le plus heureux est celui où le sacrifice est plus grand.

8. — On possède beaucoup mieux les biens de ce monde quand on sait les mépriser que quand on craint de les perdre. Laissons tous ces soins de succès, de fortune, d'établissement tranquille à ceux qui n'ont point de Dieu.

9. — Le contentement du cœur ne consiste ni dans les biens, ni dans les joies de ce monde, mais dans l'union avec Dieu, voilà le vrai bien, qui est indépendant de tout le reste, qui s'accommode même des plus grands chagrins. Se soumettre à la volonté de Dieu, accepter les maladies, les deuils, tout ce qui nous avertit de la misère humaine et tout ce qui expie nos fautes, c'est en cela que réside le contentement du cœur.

10. — Où Dieu nous veut, où nous le servons, c'est là que nous sommes bien, en dépit de toutes les difficultés que nous y trouvons et de tous les désirs qui nous en éloignent.

11. — Quand on a de son côté la bonne conscience et l'estime des honnêtes gens, c'est tout ce que l'on peut demander pour ce monde, en attendant le repos parfait et la gloire parfaite dont la justice éternelle payera tout ce que l'on aura pu souffrir de l'injustice passagère d'ici-bas.

12. — Réjouissons-nous dans le Seigneur ! Remercions-le des grâces qu'il nous envoie aujourd'hui, en attendant les épreuves qu'il peut nous envoyer demain, et dont nous le remercierons et nous nous réjouissons également.

13. — Quel bonheur de connaître Dieu en ces jours où tant de pauvres âmes l'ignorent, et de le servir lorsque d'autres, qui le connaissent pourtant, ne le servent pas ! Là est le repos, la joie, la force de l'homme.

14. — Il n'y a que Dieu dans le ciel, il n'y a que lui sur la terre. Quiconque, dans la vie, cherche autre chose hors de lui est un malheureux et un fou.

15. — Vanité des vanités, tout n'est que vanité dans les soucis que l'homme se donne pour son bonheur,

parce qu'il place son bonheur dans la satisfaction de ses sens ou de son orgueil qui ne seront jamais satisfaits.

16. — Le bonheur que l'on tire des autres est le bon. Il est rare en tout temps, et surtout en ce temps-ci. C'est celui de la primitive Église qui a fait les premiers honnêtes gens et leur a rendu méprisables les délices ordinaires du monde.

17. — Dieu a répandu partout le bonheur avec une extrême abondance. Pour vivre heureux, tout homme n'a qu'à vivre où Dieu l'a mis, comme Dieu l'ordonne. La joie de l'homme est dans son devoir. Quand Dieu lui dit : « Vis pour les autres, sois humble », Dieu lui ordonne d'être heureux.

18. — Dieu nous donne la joie pour nous aider à supporter la peine, mêlant la peine à la joie pour nous rappeler que notre lot éternel n'est pas sur cette terre, et que nous avons à travailler pour mériter mieux.

19. — Il n'y a toujours que la même joie dans la vie, et c'est la joie qui est hors de la vie... Courage et confiance ! Nous aurons la joie et la paix du ciel, et nous l'aurons encore à bon marché, quoiqu'il semble, parce que Dieu est le Bon Dieu. On aime Dieu parce qu'il est bon, on ne désespère pas parce qu'il est bon.

— La joie nous endort sur le bord du précipice d'un sommeil plein de mauvais rêves. La douleur nous fait penser constamment à Dieu.

20. — Il y a de quoi trembler lorsqu'on est heureux, parce que le bonheur est à la veille de finir ; lorsqu'on souffre, il n'y a lieu que d'espérer, parce que tout finit. Et puis, que nous reste-t-il du bonheur que nous avons goûté ? Des regrets souvent, presque toujours un péché d'ingratitude envers Dieu qui nous avait donné ce bonheur. Mais du chagrin, quand nous l'avons supporté à peu près chrétiennement, il nous reste dans la vie un

doux sentiment de repos et dans l'éternité un mérite immense que nous serons mille fois heureux de retrouver au jour du jugement.

21. — Aimer fortement la vérité et la justice ; il n'y a pas d'autre vrai bonheur en ce monde que celui-là, qui rend digne du bonheur éternel.

22. — Il n'y a de beau que l'ordre, il n'y a de doux que la paix.

— Seigneur, que ce jour ait du soleil ou de l'ombre, que nos projets réussissent ou ne réussissent pas, et que je vive ou que je meure, pourvu que je vous obéisse et que je vous aime, ma paix ne sera pas troublée, je serai content. *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.*

23. — Que voulez-vous, vous savez bien que la vie est une épreuve ; vous savez bien que nous ne pouvons pas atteindre ici-bas le terme de nos désirs ; vous savez bien qu'il faut aimer Dieu uniquement pour recevoir de lui cette paix ou ce commencement et cette ombre de paix que sa seule grâce distribue, et qui est l'unique bien désirable en ce monde.



## CHAPITRE IX

# L'ÉTERNITÉ



1. — La mort ! voilà la fin des choses de ce monde, la fin de toutes les joies, de toutes les fortunes ; et plus certainement encore pour le chrétien, la fin de toutes les peines. Voilà les moments inévitables où rien n'est bien que d'avoir souffert et combattu avec une inébranlable confiance dans la miséricorde de Dieu ; et cette miséricorde est assurée non pas même à qui aime, mais à qui veut seulement aimer.

2. — Dieu peut toujours nous laisser la vie ou nous la prendre, il est tout-puissant toujours et partout, et la mort n'est pas plus à craindre en un lieu qu'en un autre ; elle n'est inévitable qu'en vertu de ses lois, elle ne frappe pas avant qu'il l'ait voulu.

— La mort n'agit point d'elle-même, elle ne fait qu'obéir. Quelqu'un l'envoie comme un appariteur chargé d'amener le justiciable dont l'heure est venue.

3. — Le catéchisme et la raison nous disent que l'homme est sur la terre pour aller ailleurs, et que par conséquent la terre est son passage et non sa destination. Suivant qu'il fait le voyage, il arrive. Il y a deux routes, deux manières de marcher, deux issues, deux destinées. L'homme a le choix. Donc sa destinée sur la terre est d'y faire sa destinée dans une autre vie. Il le peut toujours et sa liberté reste entière, quelle que soit la

condition matérielle que la Providence lui ait assignée ici-bas. Il peut se damner dans toutes les conditions. Pour se sauver, c'est-à-dire pour se conquérir la destinée bienheureuse, il lui suffit d'appliquer sa liberté à suivre les fidèles inspirations de la grâce, par laquelle la miséricorde divine aide et répare les forces de la nature déchue.

4. — Songeons à ce que nous projetions de faire il y a deux ans, à ce que nous avons fait, à ce que nous étions alors, à ce que nous sommes. Dans deux ans à pareille époque, où serons-nous, que ferons-nous ? Dans quelques jours j'irai peut-être mourir en un lieu et parmi des personnes dont je n'ai jamais entendu prononcer le nom. Quelle folie de former tant de projets qui n'intéressent que nous, et encore ce que nous devons le moins considérer en nous ! Il n'y a qu'un plan à se dresser, plan d'une exécution facile, et qui a plus de chance que tout autre de n'être point déjoué : c'est de bien servir Dieu, c'est de l'aimer, c'est d'obéir. C'est d'être prêt à tout faire, à tout supporter pour lui et surtout d'être toujours prêt à mourir.

5. — Celui qui aime Dieu restera dans la joie au milieu des tribulations. La mort n'arrache rien, elle plante. Du glaive de la mort Dieu a fait le soc de la charue. Nous le savons, et notre âme n'est déchirée que pour recevoir des germes éternels.

6. — Il n'y a pas de mort ; il n'y a qu'une absence qui peut finir demain. Cette absence ne peut devenir éternelle que par notre faute, et Dieu prend un soin tendre d'allumer dans nos cœurs, par cette absence elle-même, toutes les lumières qui nous rendent quasi impossible de nous perdre et de nous égarer.

7. — Si nous n'avions pas Dieu, quelle horrible chose ce serait que la mort, quand nous voyons combien

complètement elle nous tue. Mais Dieu l'a vaincue, et elle aussi mourra, et nous vivrons.

8. — Croyez que la mort n'est pas la nuit, mais qu'au contraire elle déchire les ombres, qu'elle ne sépare pas, mais qu'au contraire elle unit dans le sein de Dieu ceux qui se sont aimés véritablement, c'est-à-dire aimés selon Dieu.

— Il faut s'incliner devant Dieu, il faut bénir sa main qui brise ces nœuds après les avoir formés. Il faut se dire même alors que Dieu fait bien ce qu'il fait et qu'il fait tout par un conseil de sa miséricorde et de son amour.

9. — Je vous remercie de me rappeler les grandes vérités de la foi. C'est là le vrai baume de toute douleur. Par la miséricorde de Dieu, nos cœurs n'en ont pas été privés. Nous croyons, nous aimons, nous espérons. À travers nos larmes nous voyons que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde. Écartant le fantôme avec le signe de la croix, nous n'en voyons que mieux la véritable vie, et nous y aspirons davantage et plus efficacement.

10. — Je n'ai pas besoin de vous dire que Dieu ne frappe jamais sans justice et sans miséricorde, et que le cœur qu'il semble écraser se relève au contraire sous sa main. Je pleure, mais j'aime ; je souffre, mais je crois. Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux.

11. — J'ai appris que vous avez perdu un de vos enfants. *Perdu* est un mot de ce monde, et il n'exprime pas les sentiments que nous devons avoir, nous qui savons que le ciel gagne ce que nous perdons ainsi.

— J'ai passé par là, je sais que mes filles et leur mère ne sont pas mortes. Je ne les ai pas quittées, et elles ne m'ont pas quitté ; mes filles sont presque plus près de moi que leurs sœurs vivantes. La mort nous cache, ou plutôt nous voile un moment et légèrement ces êtres

chers, qui bientôt redeviennent présents et d'une certaine manière visibles. Tu connaîtras et tu goûteras cette merveille de Dieu. Tu sauras combien il est vrai que Dieu n'a point fait la mort et ne lui a point donné cette puissance sur nous. C'est nous, au contraire, qui avons puissance sur elle. Par le nom, par l'amour et par le sang de Jésus-Christ, nous la chassons ; elle fuit et nous rend sa proie, n'emportant qu'un lambeau, et encore elle le devra rendre, car les morts ressusciteront. Rien de nous n'appartient à la mort que ce qui lui est livré par nous-mêmes... Dieu nous a donné nos enfants par une grâce, il nous les a repris par une autre grâce. Nous connaissons tout l'amour de Dieu, nous le bénirons éternellement. Cette douce main de nos enfants qui habitent avec Dieu nous fera doucement franchir ce reste de mauvais chemin de la vie où nous avons été engagés.

12. — Les tombeaux semés sur notre route sont les marches d'un escalier qui finit au ciel. Regardons le but avec confiance, ne nous décourageons pas, et quel que soit l'effort à faire, montons au ciel.

13. — Ces chers tombeaux sont des jours sur la vie éternelle ; j'y sens le mensonge de la mort et je nie même la séparation. Il n'y a qu'un éloignement à portée de vue, et une courte absence, avec une belle et sereine lumière sur le chemin de la réunion.

14. — Le juste mourant, c'est le voyageur au bout de sa course, qui, voyant à peu de distance la maison de sa famille, oublie le chemin, ne doute pas de l'accueil et déjà se sent tout reposé à l'aspect de son repos.

15. — Heureux ceux qui espèrent dans la mort, et qui, entourés de toute l'estime du monde, en paix avec les hommes, en paix avec eux-mêmes, jettent vers le Maître suprême le regard confiant de l'ouvrier qui a fait son travail, et du fils qui rentre à la maison.

16. — Il faut désirer la vie éternelle et rien de plus que ce qui peut y conduire.

17. — Il n'y a jamais dans l'avenir qu'un tombeau. Devant quelle tombe, reste-t-il autre chose à l'homme que d'avoir connu Dieu et de l'avoir servi ?

18. — Dieu ne donne pas le ciel sur la terre et ne nous l'a point promis.

19. — Pour gagner le ciel, nous n'avons pas de plus grande peine à prendre que de le désirer.

20. — Le ciel n'est ouvert ni fermé à aucun drapeau. Il est fermé au péché, il est ouvert au repentir.

21. — La vie n'est qu'une préparation à l'éternité où l'on pénètre par l'unique porte de la mort.

22. — Le ciel est aux bonnes œuvres et non pas aux longues œuvres. Craignez de vivre mal, ne craignez pas de vivre peu.

23. — Comme la vie passe vite sur le chemin de l'éternité, mais le but sera stable, et l'on se retrouvera si promptement que l'on ne croira pas s'être quittés.

24. — Prenons en patience et en indifférence tout ce qui passe dans l'attente d'un beau temps éternel, où nous arriverons par la pluie et l'orage, aussi bien que par le soleil le plus doux.



## ANNEXE



*Nous proposons au lecteur, en complément de l'anthologie réalisée par le R.P. Cerceau, l'Épilogue du livre de Louis Veuillot intitulé Ça et là, que l'on appelle d'ordinaire son Épitaphe.*

Placez à mon côté ma plume,  
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil ;  
Sous mes pieds mettez ce volume,  
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,  
Sur ma fosse plantez la croix ;  
Et si l'on me donne une pierre,  
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

Dites entre vous : « Il sommeille ;  
« Son dur labeur est achevé. »  
Ou plutôt, dites : « Il s'éveille ;  
« Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

Ne défendez pas ma mémoire,  
Si la haine sur moi s'abat ;  
Je suis content, j'ai ma victoire ;  
J'ai combattu le bon combat.

Ceux qui font de viles morsures  
À mon nom sont-ils attachés,  
Laissez-les faire ; ces blessures  
Peut-être couvrent mes péchés.

Je suis en paix, laissez-les faire !  
Tant qu'ils n'auront pas tout vomi,  
C'est que, — Dieu soit béni ! — poussière,  
Je suis encor leur ennemi.

Dieu soit béni ! ma voix sonore  
Persécute encor ces menteurs !  
Ce qu'ils insultent, je l'honore,  
Je démens leurs cris imposteurs ;

Je fais un chemin dans leurs fanges,  
À leurs captifs je peins le jour ;  
Je suis l'envoyé des bons anges  
Vers les cœurs où naîtra l'amour.

Quant à ma vie, elle fut douce ;  
Les ondes du ciel font fleurir  
Sur l'aride pierre la mousse,  
Sur les remords, le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,  
La foi soutint mon cœur charmé :  
Ce fut donc une vie heureuse,  
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pécheur, et sur ma route,  
Hélas ! j'ai chancelé souvent ;  
Mais, grâce à Dieu, vainqueur du doute,  
Je suis mort ferme et pénitent.

J'espère en Jésus. Sur la terre,  
Je n'ai pas rougi de sa loi :  
Au dernier jour, devant son Père,  
Il ne rougira pas de moi.



## TABLE ANALYTIQUE

<u>Préface</u> du R.P. CERCEAU .....	4
<b>I. Dieu</b> .....	6
— Il y a un Créateur souverainement parfait. Il a tout fait pour ses élus. Dieu est amour et vie : 1, 2, 3, 4, 5.	
— Bonté et miséricorde de Dieu : 6, 7, 8, 9, 10.	
— Justice de Dieu : 11, 12, 13.	
— Puissance et Providence de Dieu. Tout est toujours dans la main de Dieu. La Providence fait tout avec ordre et mesure : 14, 15, 16, 17, 18.	
— L'âme qui aime Dieu : 19.	
<b>II. Jésus-Christ</b> .....	13
— Immense amour de Dieu pour les hommes révélé par Jésus-Christ : 1.	
— Jésus-Christ vraie lumière du monde. Il est roi de toutes les nations, prêtre éternel. Il remplit tout l'espace du temps : 2, 3, 4.	
— La connaissance de Jésus-Christ plus nécessaire que jamais : 5, 6.	
— La divinité de Jésus-Christ est le mobile de tout : 7, 8.	
— Seul Jésus-Christ peut guérir la société : 9.	
— Il n'y a point de science contre Jésus-Christ. Ceux qui le nient le verront : 10, 11.	
— La pensée humaine cherche toujours Jésus-Christ : 12.	
<b>III. L'Église</b> .....	18
— L'Église catholique est l'unique Église de Dieu : 1, 2.	
— L'Église gardienne du dépôt de la foi : 3, 4.	
— Quelle grâce et quelle joie d'être enfant de la sainte Église. Seule solution aux problèmes	

- du temps et de l'éternité. Citoyen de l'Église : 5, 6, 7, 8, 9.
- L'Église est l'œuvre de Dieu ; ses lois sont indispensables au bon gouvernement du monde : 10, 11.
  - L'Église est à la source de toute civilisation ; elle grandira toujours et ne vieillira jamais : 12, 13.
  - Toutes les libertés sont en germe dans la liberté de l'Église. Son droit est de conduire au Christ dans la liberté et par la vérité : 14, 15, 16.
  - Le rôle des ennemis de l'Église : 17, 18.
  - *Non licet, non possumus* : par ces deux mots l'Église a vaincu tous les oppresseurs : 19, 20.
  - L'Église, preuve permanente de la divinité de Jésus-Christ : 21, 22, 23.
  - Dieu ne combat que pour son Église. Laissons agir l'Église : 24, 25.
  - Catholiques, soyons fiers de notre mère très sainte : 26.

#### **IV. Le chrétien** ..... 27

- Le bon chrétien, homme fort et sage : 1, 2.
- Le chrétien toujours joyeux : 3, 4, 5, 6.
- Tout chrétien est un Christ. Être chrétien, c'est l'œuvre de toute la vie : 7, 8, 9, 10.
- Grand privilège fait au chrétien : 11.
- Il ne suffit pas d'être chrétien dans la vie privée : 12, 13, 14.
- Un chrétien doit combattre pour Dieu sans découragement, et ne craindre que Dieu : 15, 16, 17, 18, 19, 20.
- Le chrétien doit toujours travailler à délivrer la vérité captive : 20, 21.
- L'époque la plus heureuse de l'humanité : 22.

- Le chrétien appartient à l'aristocratie des intelligences : 23.
- Les Saints seuls sont heureux ici-bas : 24, 25.
- Il faut lire la vie des saints : 26.

#### **V. Les vertus chrétiennes** ..... 34

- La foi est la lumière des lumières : 1, 2.
- La race née du *Credo*. Toute vérité vient du *Credo*. Le chant du *Credo* : 3, 4, 5.
- L'âme où ne rayonne pas la foi : 6.
- Comment il faut croire : 7, 8, 9, 10, 11.
- La foi affranchit l'esprit, et enchaîne la passion : 12, 13, 14, 15, 16.
- Dieu veut qu'on ait confiance en sa bonté infinie : 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23.
- L'amour de Dieu fait la véritable valeur de nos actions : 24, 25.
- Seul l'amour de Dieu peut remplir le vide de notre cœur : 26, 27, 28, 29.
- Dieu seul doit être aimé uniquement : 30, 31.
- Il faut aimer Dieu pour aimer les hommes : 32, 33.
- Nous devons rapporter à Dieu toutes nos affections : 34, 35, 36, 37.
- On ne s'aime bien qu'en Dieu : 38, 39.
- Le beau sentiment de l'amitié chrétienne : 40, 41.
- La charité la plus nécessaire. Le pauvre, image de Jésus-Christ : 42, 43.
- Abnégation, patience, humilité, petits sacrifices, l'examen de conscience : 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52.

#### **VI. La Croix** ..... 45

- Portez la croix telle que Dieu la donne : 1, 2.
- Les grandes douleurs que Dieu envoie : 3, 4, 5.

- Le privilège de mourir sur la croix : 6, 7, 8.
- Soyons partout les hommes de la croix : 9, 10, 11, 12.
- Nous avons de la peine, Dieu le sait : 13, 14, 15, 16.
- La coupe a des bords amers, le miel est au fond : laissez passer l'orage : 17, 18, 19, 20, 21.
- La grâce de souffrir pour la justice : 22, 23, 24, 25.
- Courage et résignation dans l'adversité : 26, 27.
- Il faut vouloir ce que Dieu veut. Ainsi soit-il : 28, 29, 30, 31, 32.
- L'ère des martyrs n'est pas finie : 33, 34.

**VII. La prière** ..... 52

- La force de la prière ; le rendez-vous de la prière : 1, 2, 3, 4.
- Quand Dieu paraît sourd à nos prières. La prière étincelle et parfume : 5, 6, 7, 8.
- Rien n'est impossible à la prière : 9, 10, 11.
- Sanctification et profanation du dimanche : 12, 13, 14.
- L'*Angelus* et la cloche : 15, 16, 17.
- La dévotion des pèlerinages : 18.
- Charmes et splendeurs du culte divin : 19, 20.

**VIII. Le bonheur** ..... 58

- Le bonheur vrai. Le secret du bonheur : 1, 2.
- Le devoir accompli, en aimant Dieu : 3, 4, 5, 6, 7.
- Le contentement du cœur dans l'union à Dieu : 8, 9.
- Où Dieu nous veut. La bonne conscience : 10, 11, 12.
- Ne rien chercher hors de Dieu : 13, 14, 15.

- Le bonheur que l'on tire des autres : 16, 17.
- La joie et la peine. Il n'y a qu'une joie dans la vie : 18, 19, 20, 21.
- L'ordre et la paix. La vie est une épreuve : 22, 23.

**IX. L'éternité ..... 63**

- La mort, fin des choses : elle obéit : 1, 2.
- Il y a deux routes et deux destinées : il n'y a qu'un plan à former : 3, 4.
- La mort n'arrache rien. Il n'y a pas de mort : 5, 6, 7.
- La mort n'est pas la nuit. La véritable vie : 8, 9, 10.
- Dieu n'a point fait la mort. Les tombeaux sont les marches d'un escalier : 11, 12, 13.
- Le juste mourant. Désirer la vie éternelle : 14, 15, 16, 17.
- Le ciel n'est point sur la terre : il faut le désirer : 18, 19, 20.
- La vie, préparation à l'éternité : 21, 22.
- La vie passe vite sur le chemin de l'éternité : 23, 24.

**Annexe ..... 68**





## CHOIX DE PENSÉES

Le présent opuscule renferme un choix de pensées du grand et infatigable lutteur catholique que fut le journaliste et écrivain Louis Veillot (1813-1883). Recueillies avec soin et classées avec autant de goût que de sens chrétien par le R.P. Cerceau, elles contiennent toute la substance de la religion. Émanations d'une âme profondément pénétrée des vérités et des sentiments de la foi, elles offrent à la piété un aliment solide. On y trouvera lumière et force, mais aussi le charme du bien-dire, l'attrait des belles et saintes choses exprimées dans une langue pleine de saveur.



Reconquista Press

[www.reconquistapress.com](http://www.reconquistapress.com)

